

ÉRIC CHEVILLARD

LA CHAMBRE À BROUILLARD

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

ÉRIC CHEVILLARD

LA CHAMBRE
À BROUILLARD



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OceanofPDF.com

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 9782707348715

OceanofPDF.com

Or il advint que, débutant dans le métier, voici plus de trente ans, le jeune Oleg pris en chasse par deux policiers se défaussa de son butin en le fourrant dans les bras d'un quidam croisé sur le trottoir.

Par réflexe, je dissimulai le sac de la vieille sous un pan de ma gabardine.

Blanc comme neige désormais, le fugitif plaqué au sol eut beau jeu de rouler les deux flics dans la poudreuse avant de me rejoindre à l'angle de la rue.

– Oleg a maintenant une dette envers toi, demande-lui ce que tu voudras, se présenta-t-il, parlant de lui à la troisième personne comme le font ceux qui n'avouent jamais mais n'hésitent pas à balancer.

Et nous cherchâmes un troquet où dilapider la retraite de Séraphine Dufлот, quelques misérables billets qu'elle escomptait sans doute convertir en ronron pour son chat et qui furent plus miraculeusement changés en vin.

Il n'y a un dieu que pour les ivrognes.

– On a plus vite fait de rouler sous la table que sur l'or, plaisanta Oleg qui débutait aussi dans la carrière d'humoriste et recueillait déjà ses propres rires, c'était encourageant.

L'idée nous vint au cours de la soirée de reproduire de sang-froid ce scénario improvisé.

Oleg dépouillerait les grands-mères à l'arraché.

Je marcherais à contresens avec ma tête de premier communiant.

Et j'enfouirais les millions sous les plis de mon aube.

Amen.

Ce n'était pas très glorieux, d'ailleurs je ne m'en vante pas, mais j'avais à cette époque grandement besoin d'argent.

Mes parents, rats cupides, ne se saignaient que pour mes études, mon loyer et mes dépenses courantes.

Ils ne me donnaient rien pour vivre.

L'un arrache, l'autre planque.

Les plans les plus simples sont les plus efficaces.

Les bandits de cinéma s'introduisent dans les banques par les égouts sans froisser la tôle de leur hélico. Nous méprisions ces subtilités.

L'un arrache, l'autre planque.

La troisième glapit dans l'indifférence générale.

Notre petite entreprise florissait.

Mais le printemps aussi dans les jardinières municipales et je commençais à crever de chaud dans ma gabardine.

Aussi, le plus souvent, ne portais-je rien dessous, ce qui aurait sans doute pu exciter aussi la justice, lorsqu'enfin nous fûmes appréhendés, si mon avocat n'avait si rigoureusement démontré que les chefs de recel et d'exhibitionnisme s'annulaient par le fait.

Je fus relaxé.

Et l'on me restitua mon effet personnel.

Oleg, en revanche, chez lequel furent découverts trente-trois sacs à main, écopa d'un an de prison ferme, son avocat moins éloquent n'ayant su convaincre les juges que cette collection, dépourvue de tout caractère crapuleux, révélait le double traumatisme d'un garçon privé dès l'âge de vingt ans de l'affection de sa grand-mère paternelle (toujours en vie dix ans plus tard, d'ailleurs, mais qu'il ne visitait en effet jamais dans son hospice) et dont l'autre, prétendument maternelle, l'avait gavé durant toute son enfance de chaussons aux pommes et de sucres d'orge alors qu'il n'aimait que le pain sec et les torгноles.

Oleg glissait sur une mauvaise pente.

La prison fut une chance pour lui. Il en profita pour reprendre ses études et combler ses lacunes.

Se perfectionna si bien en effet dans l'art du saucissonnage que, trois mois seulement après son incarcération, il ligotait deux gardiens avec les lambeaux de ses draps.

Progressa si bien dans l'art de l'escalade qu'il enjamba comme il eût fait de la clôture d'un verger les quatre murs d'enceinte du centre pénitentiaire.

S'améliora si bien dans l'art du vol de voiture que l'automobile sur laquelle il chut devint sienne aussitôt et démarra en trombe.

Maîtrisa si bien l'art de la cavale qu'il galope encore.

Enfin développa si bien ses talents dans tous les arts regroupés sous la formule générique et désespérément peu exhaustive pourtant des *crimes et délits* que la moitié de la ville fut bientôt sous sa coupe – l'autre moitié restant aux mains des affairistes dûment patentés – et qu'il peut se vanter d'être aujourd'hui le plus grand importateur de marchandises non visées par les douanes.

– J'ai tant de sang sur les mains que les stigmates de la sainteté ne tacheraient pas mieux mes manchettes, aime-t-il à dire.

Ses progrès dans l'art de la rigolade n'étant pas moindres que dans tous les autres, comme on voit.

Le moment me semble venu de lui demander d'acquitter sa dette.

Ce moment, pour être franc, je l'ai souvent cru arrivé déjà : cent fois, j'ai eu la tentation de lui rappeler sa promesse et de solliciter son intervention.

Liste incomplète des services et sévices auxquels je songeai afin de délivrer Oleg de sa dette.

– À la volée dans la terre meuble semer le jardinier qui coupa ras mon *daphné odora*, me privant pour trois années de ma plus grande volupté en ce monde voué à la putréfaction.

– Saboter les freins de l’automobiliste qui me traita de pignouf parce que je n’étais pas breton.

– Énucléer le propriétaire du clébard dont les aboiements ruinèrent ma villégiature antiboise et conséquemment les projets que je m’étais promis d’élaborer pour le monde en faisant la sieste sous le mimosa.

– Convaincre la jeune A. de reconsidérer plus lascivement sa position à mon égard.

– Faire avaler sa langue à ce bavard (fréquente occurrence).

– Adoucir sous mes pieds la pente du mont Turluron.

– Calmer les flots sous la coque du *Sans-Peur*.

– Écraser ce moustique ou cette mouche (fréquente occurrence).

– Émincer des amandes pour ma truite.

– Ôter ce passant du trottoir où nous n’allons de toute évidence pas pouvoir nous croiser sans heurt.

– Justifier ma condition d’épave dans la conflagration universelle.

À chaque fois, je me suis opportunément retenu.

Il eût été stupide de sacrifier pour si peu les profits que je pouvais escompter d’un serment aussi solennel.

Je me félicite aujourd’hui de mon abnégation.

Car j’ai besoin d’Oleg pour retrouver la trace du disparu. Seul, je ne le pourrai pas.

Quelquefois, il me semble pourtant sentir sa présence toute proche. Je me retourne vivement. Le feuillage tremble, en effet.

Je m’approche à petits pas.

Un merle s’essore et pique vers le ciel. Le calme revient dans le buisson.

La haie ne bouge pas plus qu’au passage de la reine.

L'arbre est l'inébranlable pilier sur lequel repose le ciel.
Toute la campagne se fige dans la routine de la saison.

Madame veuve Cloquet

C'est le nom inscrit sur la boîte aux lettres secrète d'Oleg dans le hall de ce vieil immeuble promis à la démolition, déjà vidé de la moitié de ses habitants. Les voisins de palier – que serait l'existence sans l'entraide et la solidarité, sans le souci que chacun a d'autrui ? – découvrent mutuellement leurs cadavres quelques mois ou quelques années seulement après leur trépas et alertent alors les services concernés qui les ensevelissent dans des linceuls à glissière et les évacuent en direction du crématorium.

Jamais ne s'éteint le feu sacré qui réchauffe les membres de la communauté humaine.

Souvent je me demande pourquoi tant de beaux esprits désespèrent de leurs frères.

Pourquoi ils se tournent vers Dieu.

N'est-ce pas Dieu, pourtant, le Grand Indifférent ?

N'est-ce pas lui qui découvre nos âmes mortes par hasard, bien longtemps après leur extinction dans la déréliction la plus complète et alors qu'il est beaucoup trop tard pour leur porter secours ?

Madame veuve Cloquet exista bel et bien.

Cloquet lui-même, prénommé Yves, évolua pour de bon dans un temps révolu, s'éprit de Marguerite, de dix-sept ans sa cadette, ça crée des liens, qui lui donna et se fit offrir une fille unique, Janine, laquelle se fait appeler Jeanne, il faut la comprendre, et céda à Oleg pour un bon prix – la vie sauve et pas un sou de moins – l'appartement de sa mère quand celle-ci à son tour trépassa.

En mémoire de Marguerite, afin que ne meure pas tout à fait l'esprit du lieu, pour lui garder une âme, Oleg, qui a rarement de telles délicatesses, adopta ce nom de veuve Cloquet pour sa correspondance criminelle et n'eut donc pas à changer l'étiquette collée sur la boîte aux lettres.

L'appartement lui sert de pied-à-terre.

Il a tout laissé en l'état et fait siens les napperons de la vieille avec simplicité.

Il serait temps d'en finir avec les clichés relatifs aux garçonnières.

On y fait surtout du canevas et du tricot.

C'est ici aussi qu'Oleg se planque quand le harcèlement policier l'oblige à fuir ses plus somptueuses résidences.

Nul autre abri n'est aussi sûr pour lui.

Un mystérieux informateur le dénonça à la police quand il se cachait chez Crusoé.

Oleg fait l'objet d'un mandat d'arrêt international.

Le Prix Nobel de la discipline.

La blague est de lui.

Toute créature vivante doit s'accommoder de sa condition de proie et organiser sa cavale en conséquence. Oleg est juste mieux informé de cette loi universelle que la plupart de ses semblables. C'est néanmoins sa seule ressemblance avec un suricate.

Arrêté à trois reprises, il n'a jamais passé plus de six mois en prison.

J'ai dit un mot de sa première évasion. Pour préparer la seconde, il s'offrit les services d'un avocat de sa taille et de sa corpulence qui se résigna aux quelques retouches chirurgicales nécessaires pour faire de lui son exact sosie.

Décollement des lobes d'oreilles.

Substitution de l'adjectif *épaté* à l'adjectif *aquilin*, concernant son appendice nasal.

Exorbitation plus flagrante et émerveillée de ses globes oculaires.

Renforcement des pommettes.

Puis on se demande pourquoi il faudrait attendre des années ces rides et ridules dont une lame fine habilement maniée vous gratifie en quelques secondes.

L'opération fut réalisée sans anesthésie par deux hommes de poing d'Oleg dans un parking souterrain, après la tombée de la nuit.

Il n'était pas nécessaire d'y voir très clair.

Quand on dispose parmi ses intimes de portraitistes si remarquables, il serait bien sot de dilapider son or dans une clinique brésilienne, non ? s'enquit plus tard Oleg auprès de moi.

J'acquiesçai. Les questions d'Oleg n'appellent pas de réponses négatives.

On ne peut pas se tromper.

Donc, maître Montségur se présenta au parloir, échangea sa veste avec celle d'Oleg qui put quitter les lieux comme l'autre était venu, les mains dans les poches, une serviette sous le bras.

Le soir même, comme promis, la petite Aurélie Montségur retrouvait sa maman.

Sa description des ravisseurs resta vague (un roux frisé avec l'accent pakistanais, un moustachu affligé d'une cicatrice entre le nez et la lèvre), en sorte que le soir même, comme promis, un livreur lui rapporta sa poupée, laquelle demeurant muette à son tour – hormis un *maman* *maman* répété en boucle pour simuler un grave traumatisme – reçut quelques jours plus tard par la poste son ruban bleu et ses petits souliers, comme promis.

Des brutes si rustiques qu'elles n'avaient qu'une parole.

Sa troisième évasion fut la plus spectaculaire puisque Oleg, après avoir cousu cinq draps ensemble avec un fil de tégénaire et fixé cette toile à une panier à linge à l'aide de ficelles à rôti récupérées dans les poubelles du réfectoire, usa d'extincteurs modifiés comme moyen de propulsion et s'essora dans cet aérostat depuis la cour de la prison, sous l'œil ahuri des gardiens.

Et les applaudissements des détenus.

Selon une version légèrement différente de la même histoire, Oleg aurait plutôt pris en otage l'aumônier de la centrale en le menaçant avec le couvercle tranchant d'une boîte de cœurs de palmiers.

Il se fit ouvrir toutes les portes et prit la fuite avec la voiture du curé dont la clé était restée sur le contact et qui se trouva soudain pourvu des fonds nécessaires à l'installation dans l'église de son village natal d'un carillon jouant à chaque heure et à pleins tubes la guillerette mélodie des *Cloches de Corneville*, ce qui eut pour effet d'accélérer l'exode de la population et permit au saint homme d'acquérir pour une bouchée de pain guère plus étouffe-chrétien que n'importe quelle autre hostie les habitations désertées.

Et de créer en ces lieux la secte dont le projet lui était venu en même temps que sa vocation – à la puberté –, ouverte à toute personne dotée d'une foi candide.

D'un compte en banque bien garni.

Et d'une progéniture gracile non souillée encore par le péché de chair.

Mais, rassurons-nous, il n'entrait pas dans les intentions du bon père d'organiser un suicide collectif comme celui qui décima la secte des lecteurs de romans postmodernes, il y a dix ou vingt ans.

Ma bien chère Marguerite,

J'ai toqué sans succès à ton huis. Voudrais-tu me retrouver à 10 heures, lundi en 8, au Comptoir des colonies ? Nous prendrons le thé en devisant du vieux

temps, qui ne fut pas si heureux puisque, alors que nous avions la jambe bien tournée, les jupes nous tombaient jusqu'aux pieds ?

Toto corde,

Ton Armande

C'est le code.

Je retrouverai donc Oleg comme indiqué, mardi à 23 heures aux *Nuits de Chine* et, pour le thé, il sera ambré et vieilli en fût de chêne.

Je compte sur sa meute de beagles pour lever mon lièvre, plutôt lapin en l'occurrence.

Les sbires d'Oleg, comme on le suppose, grouillent dans les bas-fonds, mais ces rats savent aussi broser leur poil hirsute et arranger leur queue pelée en catogan pour évoluer avantageusement dans les hautes sphères.

La même trogne couturée qui grimace dans la ruelle se plisse de mille sourires pincés dans les raouts mondains et les salons en enfilade des ministères.

Pour obtenir le titre si convoité d'Ennemi public n° 1, pontifie Oleg, il convient d'avoir des relations et des appuis dans la police.

Quand au son du cor s'ébranle une chasse à courre, il a toujours des hommes parmi les rabatteurs.

Une de mes filles a l'oreille du président, affirme encore Oleg qui sait donc aussi manier la métaphore, ou serait-ce une métonymie, avec toute la délicatesse de l'hypocrisie la plus douceuse.

C'est parfait du moins jusqu'au rire qui souligne la belle figure de style d'un trait un peu épais.

En somme, tout mouvement suspect ou simplement inhabituel dans l'ordre des réalités parvient à sa connaissance.

Il doit savoir à tout moment où sont mobilisées les forces de sécurité afin de porter ses coups dans leur dos.

Quelquefois même à la base du crâne.

Dépourvu de ressources, privé des nutriments que je lui fournissais – chichement, certes, afin de le garder affûté et de ne pas dilapider mes avoirs –, mon sujet ne manquera pas de se signaler d’une manière ou d’une autre à la vigilance d’Oleg.

Inévitablement, il va causer des désordres.

Comportement déviant, socialement intolérable et potentiellement fauteur de troubles, je cite les conclusions de mon premier diagnostic.

Impossible cependant d’anticiper ses réactions. Va-t-il se terrer dans quelque cache en attendant que je me lasse ou tenter de s’arranger du monde en faisant profil bas ?

Mais comment passerait-il inaperçu ?

Il est si loin de ses bases, de son territoire, coupé de ses repères et de ses réflexes.

Je redoute plutôt des accès de rage et de violence.

De pernicieuses infiltrations.

Traqué, il se montrera dangereux.

Tout à la fois j’appréhende ces exactions, ces crimes, et je les espère.

Ainsi je retrouverai sa trace.

Ne suis-je pas son maître ? Que va-t-il trouver loin de moi ?

Sinon un destin funeste, précocement scellé par la mort ?

Moi seul, je connais ses besoins.

Je sais comment le saisir sans lui arracher une patte.

Sans y laisser l’auriculaire non plus.

J’imagine son errance en zigzag, son effroi d’être partout incongru, inintelligible, indéchiffrable. La panique qu’il partage avec tous les êtres qu’il croise et la violence qui s’ensuit inévitablement.

Combat de part et d’autre perdu d’avance.

Je suis sûr qu’il regrette son panier, sa balle.

Même le trouble et méphitique bouillon de culture dans lequel je le
laissai mariner de longs jours, son âcreté certainement lui manque, son
acidité, comme il se sentait vivre là-dedans.

Bourgeonner.

Croître dans des directions inconnues.

Expérimenter des états nouveaux, liquide, gazeux.

Pulvérulent !

Le voici réduit à lui-même, suffocant dans son œuf de pierre, ramené à
ses médiocres desseins originels.

Or nous savons à quels fourvoiements ces desseins l'ont conduit.

Quel prix nous aussi nous avons payé en conséquence.

Avec moi, il allait faire mieux, il allait revoir ses ambitions à la hausse,
il avait l'étendue du ciel au-dessus où se déployer, de bord à bord. Il allait
prendre de l'envergure et enfin donner sa mesure.

Le voici tout rétracté dans un coin sombre, attaqué par le doute.

Il s'est caché sous une pierre. Il attend la mort dans la tombe.

Son goitre fâseye à tous les souffles.

Sa tige ploie.

Son genou flanche.

Il a le groin en tire-bouchon.

Une barbe de mousse le mange tout entier.

Les regards glissent sur lui sans le comprendre, sans le voir peut-être.

Il se perd dans les ombres.

Il se cherche dans les brumes.

Le vent lui vole sa plainte.

Est-il trop tard déjà ?

.....

Oh là ! Je ne tiens pas à jour mes registres, moi. Une semaine, deux peut-être, que je néglige ce journal.

Donc : Marguerite – on se comprend – fut fidèle à notre rendez-vous.

Le thé nous mit en joie.

Elle me promet son aide – et nous serions quittes, pas vrai ?

Sûr, je lui ai répondu. Tu retrouves le sujet, tu me le ramènes et j'efface l'ardoise.

Une poignée de mains là-dessus.

On choque les tasses.

On crache au sol.

Cochon qui s'en dédie, saigné et dépecé, rillettes et saucissons.

Entre vieux amis du milieu, cet engagement suffit.

Puis une copie du contrat fut déposée chez maître Fabien, huissier de justice.

Oleg a pris les choses en mains.

Je trompe l'attente en sifflotant.

Je me cuisine des œufs brouillés (colombe et faucon).

Je pêche dans la Briançe l'écrevisse à la bouteille (il convient d'abord de vider celle-ci : je sais où).

Je relâche mes cerfs-volants.

Je me remets à la toupie (où en étais-je ?).

Je fais des réussites en me battant régulièrement aux échecs.

J'ôte la mie de ma tartine.

Je compte mes pas (souvent je me trompe et je dois revenir en arrière).

Afin de pimenter ma vie sexuelle, je varie les positions (en retournant mon magazine pornographique).

J'ai pris un bain.

Je vais au port regarder les bateaux.

Puis au parc pour cueillir un rameau de buis dont je ne me lasse pas de cloquer les petites feuilles vernies (il n'y a pour le pouce d'autre jouissance en ce monde).

J'entretiens aussi la douleur nerveuse, diffuse, qui parfois fuse dans mon genou gauche en pesant sur ma jambe pour la réveiller. C'est exister.

Pour la même raison, je retarde le plus possible le soulagement de la miction.

Il faut s'y résoudre pourtant et, en effet, il me semble que tout ce que je contenais se dissout dans le bouillonnement, tout mon être cède enfin, repris par la nécessité, emporté par le jet dru, très haut et très loin.

Se dessine dans l'air vide une trajectoire impérieuse.

Je sais donc encore faire preuve de décision et de rigueur, quand il le faut.

Ces forces pourraient être mieux employées, bien sûr.

Elles le seront dès que j'aurai remis la main sur lui.

Oleg et sa meute sont sur ses traces.

En attendant, nous allons reprendre calmement l'histoire depuis le début.

C'est en raison de mes travaux précédents qu'il m'a été confié, je suppose. On aura estimé que j'étais qualifié, le seul qualifié peut-être.

Et en effet, qui d'autre ?

Il n'empêche que j'en suis bien embarrassé.

J'aurais pu refuser de le prendre en charge, j'y ai pensé. Ce fut même mon premier réflexe. J'ai appris à défendre ma tranquillité contre les sollicitations importunes.

Et toutes le sont.

Mais que serait-il devenu ? Qu'auraient-ils fait de lui ?

C'était assez déloyal. On me laissait en somme assumer la responsabilité de sa possible déchéance, s'il tombait en de mauvaises mains.

En d'autres mains que les miennes.

J'avais à choisir entre lui et la culpabilité, entre lui et le remords.

Et il y avait autre chose.

Son cas m'intéressait tout de même. Ils ne s'étaient pas trompés en s'adressant à moi. On m'attrape toujours par la curiosité ; celle-ci est plus forte que ma volonté, plus forte que tous mes instincts réunis. La mouche qui passe, je veux savoir où elle va.

Et par conséquent, je la suis.

À mes risques et périls.

Et ceux-ci ne manquent pas, comme on le devine.

Un livre commence, je dois en connaître la fin, même un méchant petit roman.

Je suis happé par tous les suspenses, et tout en ce monde est suspendu.

Ce monde lui-même, dans l'éther vague.

Puis comment finira-t-il ?

C'est épuisant.

Avec lui, pourtant, cet hôte si imprévisible, j'en tiens un bien original, tout à fait nouveau, un suspense qui me soulagera peut-être de tous les autres. C'est ce que je me suis dit.

Désormais, le destin de la mouche ne me fera plus souci.

Je pourrai cesser ces loopings dans mon salon, qui me mettent la tête à l'envers.

Je me désintéresserai aussi du sort de la goutte d'eau sur le carreau.

Son hésitation me tenait en haleine.

Que va-t-elle faire ?

Rejoindre le fleuve ?

Noyer la mouche ?

J'ai donc accepté de le garder en observation.

Ils sont partis aussitôt, trop heureux de se débarrasser de lui. J'ai vu fuser un frisson dans leur dos et le soupçon m'est venu qu'ils n'y croyaient pas en me l'amenant. Peut-être ont-ils essuyé des refus avant de tenter leur chance auprès de moi, en désespoir de cause.

Bien sûr, je suis le seul qualifié, je l'ai dit.

Et c'est une opinion sincère que j'énonce là.

Je possède en effet cette générosité assez peu répandue – surtout à mon égard – de savoir reconnaître les qualités des gens.

Cette opinion, il est évidemment possible qu'ils ne la partagent pas.

Se seraient-ils adressés d'abord à Gorius ?

Avant de venir me trouver, ont-ils été sonner chez Gorius ?

Quelle aberration, quelle folie !

Je n'ose imaginer comment Gorius l'aurait traité, de quelle façon, ce qu'il serait devenu entre ses mains.

Vinaigre ?

Charbon ?

Poussière ?

Ainsi ils se sont tournés vers moi après le refus de Gorius – la dérobade de cette couille molle ne m'étonne pas – et le refus d'autres encore peut-être, j'étais leur dernière chance, leur ultime recours, le merle faute de grive – le maigre coucou donc qui vit dans le nid du merle –, et ils n'y croyaient pas.

Ce soulagement quand j'ai accepté, contre toute attente, de le recueillir !

Ils n'ont pas demandé leur reste, ils ont fichu le camp bien vite. J'ai entendu très distinctement un *ouf* sortir de la bouche de l'un d'eux.

Ou plus vraisemblablement de son trou de balle.

Gorius !

Gorius, l'imposteur !

Le sujet entre ces grosses pattes aurait vite dépéri. Trois jours au mieux avant de crever raide.

Mais ne serait-ce pas lui, pourtant, Gorius, qui les a envoyés chez moi ?

L'ignoble rat.

Il a dû penser que jamais je ne me dépêtrerais d'un pareil imbroglio, que mon incompetence éclaterait au grand jour à cette occasion, que je lui abandonnerais du coup toute la place !

Comment dégager la concurrence.

Comment compromettre son rival le plus sérieux, comment éliminer l'homme qui vous fait de l'ombre.

Tant d'ombre que, dans cette obscurité, tu vas disparaître, Gorius, toi et tes travaux misérables, toi et tes découvertes éventées, dès que tu auras brûlé toutes tes allumettes.

Je te connais, vieux perroquet, je connais les ressorts de ton âme vicieuse, comme je me connais moi, et pour cause.

Eh bien, d'accord, je relève le défi !

Je vais prendre soin de lui, puisque tu as lâchement préféré te défausser sur moi de ce cas qui dépassait tes capacités.

Trop complexe.

Étrangement mobile.

Brûlant d'on ne sait quelle ardeur.

Je lui ai trouvé un coin, chez moi, au sous-sol. Il ne manquera de rien.

Il y a tout ce qu'il faut.

Une table, une chaise, une banquette où je pourrai m'étendre.

Un point d'eau.

Un petit bar.

D'excellentes conditions pour mener mon étude.

Au début, Nine n'a pas vu tout cela d'un très bon œil.

Cet encombrement.

Puis j'allais être moins disponible désormais.

Elle aurait voulu qu'on en discute, que je lui demande son avis.

Tu aurais pu m'en parler.

J'ai eu beau lui répondre que je m'occuperais de tout, elle sait à quoi s'en tenir, elle sait que je vais disparaître des journées entières dans la cave.

Elle dit cave pour sous-sol, elle le trouve insalubre, elle refuse d'y mettre les pieds.

Un jour, déjà, elle y a vu un rat.

D'un autre côté, Nine, quelle aurait été ta réaction si j'avais installé mon sujet dans notre salon ?

La cave, ce sera très bien.

J'ai descendu une lampe.

Le premier soir, j'ai estimé plus sage de fermer la cellule au verrou.

Le lendemain – c'était hier – non, je ne me contredis pas –, il était toujours blotti dans le coin où je l'avais laissé.

Il ne tremblait plus. Les palpitations avaient cessé.

Un spasme nerveux encore parfois.

Sinon, j'aurais pu le croire mort.

L'enterrer, puis renouer avec ma vie de plaisirs.

Difficile de savoir s'il dormait, s'il avait dormi.

On dirait qu'un courant électrique le traverse. Ces frémissements n'ont peut-être pas d'autre cause.

Évidemment, il va me falloir mettre au point un nouveau protocole d'étude. Revoir tous les principes qui ont pourtant fait leurs preuves et m'ont valu quelques beaux succès.

Ils seraient ici inefficients.

L'étrangeté du cas qui nous préoccupe va m'obliger à secouer un peu mes habitudes, perspective pénible pour un homme comme moi dont la routine est avant tout une sagesse, une discipline.

Mais je suppose que l'existence bien comprise inclut ce genre de remise en question.

Je n'ai jamais eu peur de la succession des heures et des jours.

Je me suis coulé avec bonheur dans ce courant que rien n'entrave. La monotonie ne m'inspire nulle angoisse.

Nos fesses sont peut-être doubles, elles tombent heureusement d'accord sur la manière de s'asseoir.

Et l'esprit exempt de contrariété et de tracasseries se voue alors à ses recherches, à des investigations où se rencontrent l'aventure, la surprise, l'inconnu : nul cheval dans la plaine mongole ouverte devant lui ne galope comme ma chaise quand je suis lancé, si confortablement assis.

Mais il me faut du champ à moi aussi.

Et donc que le sens se dérobe.

Je suis servi.

Quel phénomène !

Chose fluette, imperceptible pour qui ignorerait sa présence,
recroquevillée là dans son coin et qui pourtant semble viable.

Et même robuste.

Il aura d'ailleurs fallu qu'elle le soit pour survivre jusqu'à ce jour, dans
un contexte si hostile.

Mais on peut naître d'un petit œuf rose malgré la tempête qui enfle et
la belette qui rôde.

On peut germer entre deux pavés puis croître lentement encore entre
les pieds des passants pressés pour fleurir sous leurs jupes.

La vie s'accroche. Le croc du loup ne lui est pas toujours fatal.

Ni la potion de la sorcière.

Ni l'infection de la plaie.

Ni la raréfaction de l'air.

Ni l'absence d'amour.

Donc, je n'ai jamais eu encore à traiter de cas similaire et, à vrai dire,
j'étais bien loin de me douter qu'il pût en exister.

Je ne suis pourtant pas né d'hier.

J'en ai fauché, des orties.

J'ai trait la bufflonne.

Je possède un fragment de météorite.

J'ai servi la messe.

J'ai joui dans une moitié d'orange.

Je couds moi-même les ourlets de mes pantalons.

J'ai éborgné un chat avec un plomb de carabine.

J'aurais pu mourir de la varicelle.

J'ai poussé jusqu'au troisième jour mon exégèse de la Genèse.

Et jusqu'à la fin celle de l'Apocalypse.

J'ai élevé deux chiens et nourri trois serins.

J'ai écrit quatre dizaines de livres.

J'ai passé une mauvaise nuit dans une grotte dont les parois portaient de récentes griffures d'ours.

Un de mes cousins parle le tamoul.

Parfois, je m'offre un cigare.

Et ce n'est pas tout, mais je me soucie peu de convaincre qui que ce soit de mes dispositions naturelles ou acquises pour cette tâche.

Ce qui ne m'empêche pas très humblement de reconnaître que l'objet excède – sinon le champ de mes compétences que j'arpente depuis trente ans sans lui trouver de bornes –, mon strict domaine d'activité.

Si bien que je ne sais par quel bout l'entreprendre.

Quelle entame mordre.

J'ai résolu de m'appliquer d'abord à une observation neutre sans implication autre que les soins nécessaires à sa conservation.

Je m'installerai sur la banquette avec ce cahier – cartonné, entoilé, vert –, c'est un registre que j'ai récupéré avec trois autres dans l'arrière-boutique de l'orfèvrerie de mon grand-père paternel après la disparition de celui-ci, et il me paraît constituer le support idéal pour l'œuvre modeste mais rigoureuse à laquelle je m'attelle aujourd'hui. J'y tiendrai le journal de cette étude. J'y consignerai mes observations et mes remarques en espérant qu'une méthode de travail en découlera logiquement.

L'objectif est bien sûr de cerner le sujet, de l'inscrire dans le tableau du monde, qu'il cesse d'y figurer comme une aberration, une monstrueuse et fruste disjonction.

Il doit y avoir une place pour lui.

Du moins puis-je lui en ménager ou dégager une – pourquoi pas à mes côtés – dans l'harmonie générale.

Une place de choix au sein de ce chaos.

Ce n'est pas gagné quand on voit à quoi ressemble pour l'heure cet avorton.

Débile, rechigné, blotti dans son ombre.

Mais, peu à peu, il s'habitue à ma présence.

Je craignais que sa peur ne s'exprime par de l'agressivité. Je restais moi-même sur mes gardes.

Il était certes difficile de concevoir – lui, si chétif et frissonnant – quelle énergie furieuse il aurait pu soudain mobiliser pour attaquer.

Cependant, je sais que la terreur décuple les forces.

Puis j'ignore où se nichent les siennes, celles qui lui ont permis de naître et jusqu'à ce jour contre toute attente de tenir, j'ignore de quelle nature elles sont.

Il peut s'agir d'un venin.

D'un poison.

D'une suppuration toxique.

La violence du faible est la plus terrible parce qu'elle doit être radicale, d'une brutalité extrême tout de suite, s'il ne veut pas s'exposer à une riposte inévitablement meurtrière.

Parce qu'elle emprunte les voies de la sournoiserie et de la trahison.

Parce qu'elle ronge l'essentiel ligament du talon.

L'artère fémorale.

Le nerf au fond de l'oreille.

Parce qu'elle fait ses dégâts à l'intérieur du crâne.

Les armes du fort sont mieux connues : il va falloir contrer la patte de l'ours, la corne du taureau, la mâchoire du tigre, ou le glaive.

On s'y prépare.

Il est possible de se doter de l'armure ou du bouclier idoines.

D'opposer la juste parade.

De travailler le jeu de jambes qui permet d'esquiver la roquette, le missile ou le regard plus noir encore qui nous fusille.

Mais lui, comment prévoir le coup qu'il pourrait me porter ?
Peu à peu, pourtant, je m'habitue à sa présence.

Commencer par l'apprivoiser.

Il a grandi à distance des hommes et, s'il nous surprend, si sa découverte nous déconcerte tant qu'elle pourrait bouleverser cet ordre du monde dans lequel nos petites affaires se trouvent si bien rangées, il n'était pas mieux préparé que nous à cette rencontre et il semble même qu'elle soit pour lui plus brutale encore, plus effrayante.

Quant à moi, je l'ai vérifié encore ce matin dans le miroir de ma salle de bains, j'inspire plutôt confiance.

Je n'ai jamais vu personne se liquéfier en me voyant paraître, même quand pourtant je rugissais.

Et si je peux rapporter deux ou trois cas d'évanouissements ou de syncopes sur mon passage, je dois aussitôt préciser que j'étais alors flanqué de la compagnie d'Oleg, qui ne laisse personne indifférent, et indemne encore moins.

Mon embonpoint, que je m'efforce de contenir en deçà du seuil de l'obésité sans pour autant le brider complètement par le jeûne ou le sport, ayant pour principe dans l'existence de toujours suivre ma pente, non par manque de volonté mais parce que, si notre destinée a un sens, nous ne risquons pas de le trouver en changeant sans cesse de trajectoire ni encore moins en faisant machine arrière, cet embonpoint donc – qui me permet justement de prendre de la vitesse sans trop d'effort sur cette pente – me donne l'apparence d'un homme paternel et brave.

Tandis que Gorijs, pour ne citer que lui (et que sa suffisance pour une fois nous suffise aussi), est un grand sec au visage en lame de couteau dont on se dit qu'il pourrait bien en cacher une autre dans sa manche.

Et une troisième dans sa chaussette, vous pouvez vérifier.

Je n'ai rien de terrifiant.

Nine ne crie presque jamais quand j'entre dans une pièce.

Une couperose légère sur mes joues – laquelle, attestant cette même obstination à ne jamais dévier et à demeurer fidèle à moi-même, succéda opportunément et sans solution de continuité à mon acné polymorphe juvénile – rehausse mon teint dont la fleur est chaque matin plus fraîche.

Mon double menton ne prouve-t-il pas amplement que je suis aussi franc du collier ? Les autres, je suppose, dissimulent le second dans le premier et puis quoi encore à l'intérieur ?

Je ne triche pas.

Il n'a rien à craindre de moi. Il faut qu'il le comprenne.

Les éventuels sévices que je lui infligerai seront de tendres maladresses – il y a des dents dans le baiser – ni la tête plate du clou ne peut à chaque instant surveiller sa pointe –, les effets secondaires indésirables de mes bons soins.

Je connais déjà des moments de doute.

L'ampleur de la tâche aurait de quoi me décourager.

J'appartiens à la race des maudits qui aspirent toujours à en finir, à en avoir fini, pour pouvoir commencer.

Tout ce que je dois faire se présente à moi, pour cette raison même, comme une corvée à abattre.

La plus belle fête qui s'annonce, puisqu'elle est là-devant, puisqu'elle est à venir, puisqu'elle est à vivre encore, puisqu'il va falloir en passer par là – dérouler le serpent, digérer le gâteau – est une fichue contrariété pour moi.

J'ai beau savoir que je ne trouverai pas au-delà un espace dégagé, un horizon sans dents de scie, un temps sans urgences, c'est bien pourtant vers cette extase que tous mes membres convergent – ne plus rien avoir à faire – et c'est paradoxalement parce qu'ils rêvent de démobilisation que je suis si efficace.

Si ponctuel.

Si acharné sur l'ouvrage.

Il me semble qu'alors seulement, quand j'aurai laissé derrière moi la besogne abattue (dépouillée, découpée, salée, numérotée, ensachée, vendue) – tout aussi bien donc les bouteilles rincées et les lampions de la fête éteints, les chandelles consumées –, je pourrai me consacrer à l'œuvre de vivre, sans distractions ni faux-fuyants, sans contraintes idiotes ni injonctions prosaïques.

Or comment calculer le temps qui me sera nécessaire pour mener à bien cette étude ?

Comment en prévoir le terme ?

Si je pouvais mesurer la hauteur et la longueur du bond à exécuter pour l'atteindre, alors je comprimerais dans mes reins le juste ressort, celui qui me propulserait en effet sur l'autre rive.

Toucher au but tout de suite, là maintenant.

Tout au bout.

Ma vie passée ne fut qu'une prise d'élan pour ce bond prodigieux.

Soudain, mon pied frappe plus franchement le sol et je décolle.

Je m'envole.

Je laisse sous moi la difficulté, les embarras, qui sont peu de chose d'ailleurs depuis ces altitudes nouvelles où je me meus.

J'avale la distance, puis doucement ma trajectoire s'infléchit.

Je redescends.

J'atterris.

Je me pose.

Tout est achevé.

Bouclé, résolu, crevé.

Le monde est derrière moi enfin.

Tout s'est bien passé.

Définitivement.

Je m'endors sur mon lit de cendres tièdes.

Combien de fois ai-je fait ce rêve ?

Il réveille en sursaut, en sueur, tous ceux qui le font.

Moi, je le prolongerais éternellement si je pouvais.

Je me secoue pourtant.

Je reprends pied dans le réel.

Et donc, je m'enlise jusqu'au cou dans ce marécage.

Quelle folie !

Qu'est-ce que je me suis encore mis sur les bras ?

Le registre vierge sur lequel je note ces remarques fixe toutefois un terme à mon étude en même temps qu'il préfigure concrètement la conduite de celle-ci et son aboutissement.

Son glorieux achèvement.

Son dénouement rêvé.

C'est un livre en somme, déjà, solidement broché, qui ne saurait mentir, dont la forme a fait ses preuves.

Il faut vouloir rater sa gaufre.

Je ne tâtonne pas tout à fait dans l'inconnu.

Songez que les pages en sont lignées, des lignes vertes, très fines.

Qui invitent à la galopade, comme un frais gazon.

Et si, parvenu à la dernière page de ce volume, je n'ai rien résolu, je lâcherai l'affaire afin de ne pas m'y morfondre indéfiniment et je passerai la main.

Je ne serais pas surpris qu'alors – vautour s'abattant sur la proie chassée puis abandonnée par le lion – Gorius demande à ce que le sujet lui soit remis.

Ha ! l'opportuniste !

Voyez comme il est !
Sans honte ni scrupule.
Il bénéficiera de mes travaux.
Il en cueillera les fruits.
Puis les lauriers.
Il empochera tous les profits du brevet.
Je prends le risque.
Dès à présent, je peux jurer que je m'en fiche.
Grand bien lui fasse s'il prospère sur mon génie et sur sa malhonnêteté
et si jamais le remords ne le visite.
C'est moi pourtant qui aurai donné au monde ce nouveau fils.
Ce nouvel avenir.
Je mourrai avec cette fierté secrète, intime, plus belle peut-être de
n'être pas soucieuse de reconnaissance et de gloire.
Quant à Gorius, j'ai toujours su qu'il était ce profiteur.
Ce plagiaire.
Et cet escroc.
Cette infamie que je subodore et annonce le confirme en tout point.
J'avais raison.

De quoi se nourrit mon sujet ?
Telle fut la première question qui se posa à moi. Elle revêtait comme
on l'imagine un caractère d'urgence.
Sa vie dorénavant était entre mes mains et il n'y a que l'étrangleur pour
se réjouir d'une pareille responsabilité.
Je ne pouvais le laisser s'anémier et dépérir.
Je disposai donc à même le sol une écuelle d'eau, considérant que ce
besoin est le mieux partagé et que nulle vie ne peut en faire durablement
l'économie.

D'ailleurs, si une goutte suffit au cactus comme au chameau, vous remarquerez qu'ils se la disputent.

Je ne le vis pas boire.

Ni s'abreuver ni pomper.

Je veillai pourtant mais l'attente se prolongea et je m'assoupis.

Lorsque je chus de la banquette et conséquemment m'éveillai, l'écuelle était vide.

C'était une bonne chose.

Cependant, j'avais dormi un moment et le phénomène de l'évaporation pouvait s'être invité dans l'expérience.

Quant à la privation de nourriture solide, celle-ci fût-elle constituée de microscopiques nutriments, si elle se révèle dommageable aussi, bien sûr, après un certain temps, elle demeure plus allègrement supportable.

Pas de précipitation.

Le jeûne aussi possède ses vertus.

C'est quelquefois la satiété qui nuit, comme on l'observe par exemple chez l'antilope quand la lionne est repue.

Je devais d'abord déterminer avec précaution, relativement à la complexion particulière de mon sujet, le régime le mieux indiqué pour lui.

Il ne toucha pas au pain que je lui laissai un soir.

Des feuilles de salade, le lendemain, n'eurent pas davantage de succès.

De la belle ortie du jardin, pourtant.

Des noix ? Une pomme ? Il n'en voulut pas.

Je commençais à éprouver quelques inquiétudes même si sa vitalité ne semblait pas encore entamée.

Ni son inertie, d'ailleurs.

Je sacrifiai la moitié de la truite aux amandes de mon dîner.

Toutes les arêtes furent pour lui.

Et la tête.

J'eus un instant de satisfaction (amère, car je me purléçais déjà de ses bonnes joues) en découvrant au matin qu'il n'en restait rien.

Toutefois, les blattes et les fourmis qui grouillaient encore dans l'assiette m'éclairèrent sur ce qui s'était réellement passé.

Elles avaient profité du festin.

Il n'y avait aucunement pris part.

Ni même du bout des lèvres en les dévorant à leur tour.

Je progressais malgré tout dans la connaissance de mon sujet.

Ni herbivore ni piscivore ni insectivore, cela était acquis à présent.

Et constituait aussi un nouveau motif de crainte, car alors il ne pouvait être que carnivore.

Et j'avais moi-même sous cet angle-là tout pour lui plaire.

Tandis que Gorius me semble dépourvu aussi de cette qualité essentielle du pédagogue.

Il n'en reste pas moins que je ne tenais pas non plus à m'impliquer tout de suite autant dans cette entreprise.

Jusqu'alors je ne m'étais pas représenté mon sujet comme une menace – une tuile, un parasite, un importun, sans doute, une menace, non –, surtout en le voyant si faible, si hésitant, à demi enfoui encore dans les limbes cotonneux de sa vie antérieure.

L'énigme qu'il constituait tenait d'ailleurs peut-être à son défaut de contour, de constance, à sa propre indécision.

Quelque chose en lui excédait son être propre.

Ce n'était peut-être que l'avenir qui lui était promis.

Où se jouerait aussi le destin de toute vie terrestre.

À commencer donc par la mienne.

Si du moins il me considérait effectivement comme un gâteau de viande, une source de sang.

J'allais devoir faire preuve de prudence, me tenir sur mes gardes.

Je n'ai que deux jambes, qui me suffisent pourtant pour le trot (quand je suis à califourchon), je ne suis donc pas disposé à en sacrifier une, ni même pour assouvir ma passion de la recherche.

D'autant que j'ai déjà un voisin unijambiste et que, deux sur le même trottoir, la concurrence serait trop rude.

Je veux bien payer de ma personne, certainement pas la laisser dévorer vive.

Je ne serai pas avare de mes heures ni de mes soins, j'entends le rester de mes doigts et de mes orteils.

Quant à mon séant, si chaste qu'une fessée le fait rougir, imaginez comme il serait mortifié par une morsure.

Et c'est pourquoi, il y a deux jours, j'ai poussé la porte de L'Arche de Noé, l'animalerie de mon quartier, pour y faire provision de souris blanches.

Vous possédez un serpent ? interrogea le vendeur.

On peut dire ça, répondis-je évasivement, mais il vit bien que je louvoyais moi-même et sans doute pensa-t-il que j'achetais ces souris pour ma consommation personnelle.

Ma foi.

Tandis que de la cerise on ne mange pas la queue.

J'en pris une douzaine.

C'était préjuger naïvement de l'appétit du sujet.

À peine s'il rongea les moustaches d'une.

Et encore, le soupçon me vint que celle-ci avait pu être victime de l'une ou l'autre de ses congénères.

Je les laissai pourtant une nuit de plus grouiller dans le sous-sol.

Peut-être son instinct de prédateur était-il endormi, anesthésié.

Il manquait de pratique ces derniers temps.

Ses techniques de chasse allaient lui revenir.

Désagréable surprise au matin – formule péniblement tautologique, j’en demande pardon aux autres hypocondres –, je retrouvai mon sujet salement amoché par les rongeurs.

J’en vis même un qui mâchait encore avec délectation un lambeau de celui-ci (ou était-ce une page de mon registre ?).

J’écrasai la bête avec le talon.

Il en restait onze encore dont mes vibrisses percevaient l’invisible remue-ménage, les couinements, les gratouillements.

J’ai dû faire appel au chat de la voisine.

Minou... Minou...

Il ne lui a pas fallu longtemps pour me débarrasser d’elles.

Ni à moi de ce complice compromettant.

Minou... Minou... le dessert est dans le puits !

.....

Il est temps.

Nous allons aujourd’hui commencer les exercices.

Je dois évaluer les aptitudes de mon élève, savoir si je peux m’appuyer sur quelques acquis, à défaut sur quelques dons naturels, ou si, comme je le redoute, nous partons de zéro.

Zéro disposition.

Zéro compétence.

Et que tout reste à faire.

Je compte au moins sur les réflexes élémentaires.

Rétractation.

Dilatation.

Cela suffira sans doute si je parviens à articuler ma leçon à ce double mouvement.

La menace et la récompense agiront comme déclencheurs.

Il importe que je m'impose rapidement et de façon incontestable comme le maître.

C'est d'abord cette figure altière qu'il me faut incarner pour mon élève.

Une figure qui lui inspire crainte, respect, admiration, amour aussi, et aversion bien sûr, car le bon éducateur doit savoir, quand il le faut et donc également quand il ne le faut pas, s'ériger en contre-exemple, en parfait repoussoir et, quoiqu'il lui en coûte, une fois par jour, fouetter son fils.

Le dégoût et l'effroi obtiennent ce qui se refuse à la flatterie et à la caresse.

Je m'inflige là une grande violence.

Mon cœur est tendre, je répugne par nature à toute forme de coercition.

Je vais donc fouler aux pieds mes principes les plus sacrés en même temps que cet innocent et que cela soit pour la bonne cause n'amoindrit qu'à peine mon remords si cela, en effet, gâche un peu mon plaisir.

Avec quatre de mes vieilles ceintures – c'est donc pour cela que je les conservais, tout s'éclaire ! et baigne même dans une lumière de paradis –, celles-ci reliées par une cordelette passée dans leurs boucles, je me suis confectionné un martinet qui claque bien.

Clac ! (la preuve)

Je constate déjà quelques transformations, certainement dues à ses nouvelles conditions d'existence.

Vont-elles dans le bon sens ? Il est trop tôt pour le dire.

Il reprend des couleurs, incontestablement.

Le mauve, le vert pâle.

Il est aussi moins agité.

J'ai remarqué des traces grasses sur le drap que j'ai étalé au sol.

Du suint ?

Du suif ?

Je ne sais pas.

Aurait-il pris du volume ? C'est l'impression que j'ai, mais il faudra que je le mesure et le pèse plus précisément.

Et pour cela parvenir d'abord à le percevoir plus nettement dans cette pénombre.

Sans doute vais-je devoir fabriquer moi-même les instruments idoines, car je ne possède rien qui fasse l'affaire dans mon outillage.

(Ni dans mon arsenal.)

Et je ne vois pas très bien auprès de quel commerçant me fournir.

Moi qui me croyais équipé pour traiter ou affronter tous les cas de figure ! Je n'aurai pourtant besoin ni de mon oscilloscope ni de mon trébuchet.

C'est un détecteur de particules qu'il me faudrait.

Une chambre à brouillard.

Celle de Wilson ou celle de Langsdorf peut-être me permettraient d'observer ce muon tout à loisir.

À moins que la chambre à bulles de Glaser ne soit mieux indiquée en l'occurrence.

J'hésite.

Ou encore la chambre à étincelles, qui semble promettre une fulgurante élucidation.

C'est le même embarras du choix que dans les grandes surfaces du meuble et de la literie.

Je vais réfléchir.

En parler à ma femme.
Je repasserai.

Commencer par faire place nette sur l'établi.
Mais je garde l'étau.

Il se peut que j'aie à immobiliser le sujet à un moment et à un autre.
Penser aussi à fixer des fers au mur, à acheter une chaîne.

Je n'ai pas eu le temps de me préparer.

J'improvise, ce n'est pas dans mes habitudes mais peut-être n'y a-t-il pas en effet de meilleure méthode dans un cas pareil.

Ce cas à nul autre pareil.

Ne pas user de protocoles, ne pas appliquer de procédures contraignantes, le laisser plutôt venir.

Adapter la leçon au fur et à mesure, en fonction de ses réactions.

Modifier le traitement en cours s'il ne produit pas les effets escomptés.

Sachant que je m'attends à tout.

J'énonce pour moi seul quelques règles encore.

Mettre pour l'heure de côté mes autres travaux.

Cela freinera bien sûr sérieusement l'avancée de la recherche dans ces domaines, mais je dois me concentrer absolument sur mon étude.

De même, renoncer à toute vie sociale, hormis les strictes obligations que je bornerai aux obsèques de mes proches et autres ennemis et aux cérémonies d'hommages (célébrations, remises de prix, décorations ou diplômes de docteur *honoris causa* qui viendraient récompenser mes travaux) auxquelles hélas il est impossible de se soustraire sans vexer la terre entière.

Je sors peu, de toute façon.

Nine me le reproche assez.

Je danse plus souvent avec l'ours qu'avec toi, je dîne plus souvent avec le yéti, se plaint-elle.

Elle avait aimé en moi l'homme de science, pourtant, le chercheur audacieux.

Elle savait qu'une vie austère était la condition de mes succès.

Mais notre trait le plus saillant, celui qui séduit d'abord, devient vite la corne qui blesse, la trompe ridicule, une insupportable difformité qui oblige en effet votre infortunée compagne à des contorsions permanentes, à raser les murs, à disparaître quelquefois sous peine d'être constamment meurtrie, comme la pêche qui partage un panier avec le coing.

Des puissants moteurs de mes bulldozers et de mes grues, machines à remuer le ciel et la terre dans mes chantiers secrets, Nine ne perçoit plus que les ronflements qui l'empêchent de dormir.

Puis mon indisponibilité chronique la blesse.

Ton visage est tourné vers l'intérieur, me dit-elle avec amertume.

Hélas, Nine, tu vas me voir moins souvent encore pendant quelque temps et je serai alors si préoccupé, si ombrageux, que tu te demanderas si je suis bien là avec toi.

Ou si j'ai découpé ma silhouette dans du carton pour te donner l'illusion de ma présence tandis que j'œuvre encore à la cave, insoucieux de l'heure, de la faim, mélangeant le jour et la nuit dans l'ampoule trouble comme une fiole de sorcière qui pend au plafond, pardon, Nine.

Pardon, mais je te promets qu'à la fin tu seras fière.

Tu seras fière de toi, fière d'avoir recueilli le monstre, de lui avoir fait une place sur cette terre.

Puis encore m'astreindre à une rigoureuse discipline horaire afin de tenir mon sujet sous la coupe de l'habitude et, pour lui comme pour moi,

atténuer la brutalité des séances en les inscrivant dans une rassurante routine.

Cette mise en condition est à mon avis la clé du succès.

Il s'agit de rendre banale autant que faire se peut l'extraordinaire aventure que nous allons vivre.

Pas d'hystérie. Pas de psychodrame surtout.

Nous avons besoin de sérénité, quitte à simuler celle-ci ; cette feinte est d'ailleurs la sérénité même.

Le sage met la tension en boule et laisse celle-ci tourner dans son ventre afin que la préoccupation et le souci n'y trouvent pas de prise où se brancher.

Aux nerfs non plus, il ne doit rien demander.

Faire de leur pelote un cocon.

Mes gestes seront rares et mesurés, sans brusquerie.

Ma parole sera brève.

Qu'est-ce qu'un ordre qui ne fuse ?

Même les expressions de mon visage, je m'efforcerai de ne point les exagérer.

Peu de sourires.

De grimaces à peine plus.

Battre les paupières juste ce qu'il faut pour contenir les larmes inévitables de l'œil qui reste toujours ouvert.

Froncer les sourcils, jamais.

Notes

– Garder mes distances tant que je pourrai redouter un péril, tant que je n'en aurai pas précisé la nature, tant que je n'aurai pas mis au point la parade et la riposte.

– Sans oublier la punition.

– Ne jamais tourner le dos, à l’instar de cet autre savant de mon espèce, August Ferdinand Möbius.

– Isoler le sujet – qu’il n’ait de perspective d’aucune sorte en dehors de celles que je lui offrirai ; constituer son unique ressource.

– Cerner ses besoins, afin de pouvoir l’exposer à de pertinentes privations.

– Régulièrement évaluer sa résistance au traitement (du bout du pied, chaque jour, retourner le corps).

– Le soumettre à l’épreuve du feu, de l’eau.

– Déterminer au plus vite s’il mange ou non ses excréments.

– Faire la part des organes vitaux et superflus.

– Les parties amputées repoussent-elles ?

– La queue ?

– La tête ?

– Tester sa plasticité (comment ? trouver l’outil).

– Quelle est la température favorable à son épanouissement ?

– Celle où il gèle ?

– Celle où il entre en ébullition ?

– (Souffler le chaud et le froid.)

– Sa valeur marchande est-elle estimable ?

– Quelle fourchette de prix ?

– Quel marché ?

– Dois-je me poser en modèle infallible, en maître intraitable, ou céder sur certains points, faire quelques pas en sa direction ?

– Jusqu’où me compromettre avec lui ?

– Ne pas négliger non plus mes intérêts dans cette affaire.

– Ne pas boudier mon plaisir.

Et d’ailleurs, je me demande si je ne vais pas commencer par opérer quelques prélèvements.

Des humeurs, des fibres, des cellules, des tissus.

Aux fins d'analyse.

J'ai les pincettes, les ciseaux, les scalpels, les seringues, les grattoirs, les canules, les drains.

Tout le nécessaire.

La gouge, l'herminette, la dégauchisseuse, le tranchoir.

J'ai le coupe-papier, le cutter, le massicot.

Je pourrais m'en tenir aussi à une approche strictement psychologique.

Je crains de le brusquer, qu'il se referme si je fais étinceler mes lames.

Mais pousser le sujet dans les retranchements de sa psyché est une autre violence, plus intrusive encore, et qui peut aussi léser, du moins ulcérer, certains organes sensibles.

J'ai pensé également installer au sous-sol une caméra de vidéosurveillance et observer sur un écran depuis mon salon les agissements, évolutions et involutions de mon sujet. Cette idée présente des avantages. Je poserais le moniteur sur le buffet.

Nous aurions désormais cette distraction.

Les soirées sont d'autant plus longues qu'elles sont précédées de tout un après-midi.

Nine s'intéresserait peut-être à ce film au suspense haletant, aux rebondissements permanents.

Ce serait une façon de la concerner, de l'impliquer pour une fois dans l'entreprise.

Elle me regarderait exécuter mes passes en les saluant d'un mouvement d'éventail et d'un *olé* ! admiratif.

À la volée, sans ordre ni tri, sans méthode, quelques premières observations destinées à clarifier les choses puis à établir un plan d'action cohérent voire un schéma narratif mieux construit pour la poursuite de l'expérience.

– Fébrilité du sujet – furtif, fureteur ; de ce fait plutôt insaisissable.

- Préfère l'ombre, les recoins. Tendance à s'enterrer, à s'enfouir.
- Aptitude au dédoublement à confirmer (ce serait une vraie tuile, ne le cachons pas.)
- Ronge l'os et le papier (ne rien laisser traîner, surtout pas ce registre ni mes doigts dessus).
- Sommeil agité, bruyant. Ses rêves semblent hantés de très anciennes visions. Ses spasmes convulsifs rappellent étrangement les secousses orogéniques des premiers âges de la Terre.
- Les hurlements du chien de la voisine ne le font pas frémir ; il paraît même éprouver du contentement à les entendre (aurait-il été brièvement élevé par une louve ?).
- Ses laisses et déjections sont assez répugnantes et le nettoyage est pour moi (mais il boit son urine).
- L'étude comparée ne donne rien, faute de sujet comparable (une tentative avec la poésie médiévale n'ayant rien apporté de concluant).
- La brosse, maniée dans un sens ou dans l'autre, ne sait que rebrousser son poil.

Il réagit à l'acide (en produisant sans originalité des mouvements désordonnés et une fumée âcre), mais le jus de citron ne lui fait pas même cligner un œil.

Je ne songe pas à exercer sur lui une violence gratuite, empreinte de cruauté. Il ne me viendrait pas à l'idée, par exemple, de lui arracher une patte, un tentacule, une antenne, une aile ou une oreille.

Non, il s'agit juste de le stimuler, d'évaluer ses réflexes, sa résistance, la nature de sa sensibilité.

Quand je le griffe avec l'ongle, il ne bronche pas.

Mon talon sur lui ne provoque aucune rébellion.

Le crissement d'une craie, le froissement du papier d'aluminium, les grincements de dents, rien de tout cela ne l'émeut.

Les fortes odeurs d'ail et de chou ne l'excitent pas davantage.

Le saut hors de l'eau de la tanche, le bris d'un verre de lunettes, le bloc de banquise qui se détache, le nylon qui crépite, la pantoufle qui manque, le journal qui tache le vêtement clair, les couleurs qui jurent, il n'est pas affecté par ces événements qui nous dévastent.

De là à parler de sagesse...

Est-ce lui qui va me donner la leçon, qui va m'apprendre à vivre ?

Cela reste à voir.

Car tout de même, je l'ai signalé, l'acide attaque un peu ce marbre.

Je l'ai vu se rétracter, se flétrir, former des bulles.

Je ne saurais dire pourtant si toutes ces réactions expriment le mécontentement, le malaise, le désagrément, si elles témoignent d'une certaine bonne volonté, du désir de faire ce que j'attends de lui, ou si elles sont au contraire autant de manières de m'induire en erreur, si elles relèvent encore d'une stratégie de dissimulation.

Des manifestations de sa volupté ?

Mais non, voyons, quelle hypothèse absurde !

N'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

Il m'a été confié, nu, hirsute et très agité.

J'ai déjà obtenu de lui qu'il se tienne droit, à peu près immobile.

Il cache désormais sa nudité farouchement.

Ce sera donc le premier enseignement qu'il aura reçu de moi : la pudeur.

On m'objectera peut-être (j'entends déjà la voix de rogomme d'un certain Gorius) que c'est ainsi l'aliéner, le contraindre, l'enfermer dans un système de conventions et de convenances qui pourrait bien m'empêcher d'atteindre jamais son cœur.

Pour manger la châtaigne, il est en effet préférable de rompre délicatement son écorce.

Puis il serait absurde, avant d'y porter les dents, de la réintroduire tout entière dans une autre bogue épineuse.

Ai-je prétendu le contraire ?

La sauvagerie du sujet rendait son abord difficile. Un coup de patte était toujours à craindre.

Mais la camisole et les entraves d'une trop stricte éducation risqueraient d'abolir son idiosyncrasie et d'ôter conséquemment à notre étude tout son intérêt.

Tu commences trappeur, tu finis vendeur de tapis.

Tant pis pour les périls encourus, je dois relâcher la pression, trouver la zone de contact entre nous sans subir sa loi ni imposer la mienne, me défier et me défaire moi-même en premier lieu de ma bonne éducation et de son prosélytisme consécutif.

L'étrangeté de la situation m'oblige à m'adapter.

Ainsi le corps par empathie devient-il rouge dans le feu.

Puis noir dans la cendre.

Rien n'a été prévu pour aborder un cas pareil.

Cas pareil, n'y a pas.

Je ne peux m'inspirer d'aucun précédent.

Il n'existe pas de jurisprudence ni de littérature sur la question.

C'est nouveau pour l'homme.

.....

Huit jours ont passé depuis que j'ai écrit les lignes qui précèdent.

Huit jours d'angoisse et de tourment.

Il s'est échappé !

Je suis descendu à la cave comme chaque matin et il n'y était plus !

Aucune trace.

Volatilisé, l'animal !

J'ai pensé d'abord qu'il s'était planqué dans un coin, cela lui arrive, il sait se réduire à peu de chose, se recroqueviller dans sa peau de chagrin.

J'ai attendu qu'il pointe son museau.

Après quelques minutes, c'est l'inquiétude qui a montré le sien (un groin).

J'ai bousculé les meubles, retourné la paille.

J'ai même arraché les plinthes.

Puis lancé mon furet dans les canalisations.

Rien.

Avait-il rejoint la vie sauvage ?

Les limbes d'avant sa conception ?

L'avorton s'était-il glissé dans le carton des esquisses, des projets fous, des tentatives abandonnées, non viables, d'où il n'aurait peut-être jamais dû sortir ?

S'était-il fondu au contraire dans la foule, dans la masse, anonymement, absorbé par la banalité, soudain respectueux de ses codes, rétabli dans la norme ?

Je soupçonnai un moment Gorius.

Regrettant finalement d'avoir laissé filer ce sujet en or, instruit peut-être par quelque indiscretion des premiers succès de mon traitement – car je suis sur la bonne voie –, il aurait réussi à s'introduire chez moi, à kidnapper l'otage pour le séquestrer dans sa propre planque.

Je fis appel à la police et suggérai aux enquêteurs d'inspecter sa cave.

De fouiller ses puits.

Puis d'envoyer la sonde plus bas, dans les profondeurs de son âme vile.

Rien.

Alors il faut retourner son jardin au bulldozer, dis-je, adaptant pour notre époque la leçon de Voltaire.

Car, bien évidemment, Gorius n'aura pas su comment aborder un tel sujet, comment s'en saisir – par les oreilles ou par la queue ? – et développer ses potentialités, cet impuissant, cet esprit sec, ce cœur racorni !

Tout ce qu'il touche se fossilise avec l'os de ses doigts maigres, contaminé irrémédiablement par leur paralysie.

Mais les fouilles que je préconisais en me fondant sur un faisceau d'indices et de preuves convergents – ma répugnance pour le bonhomme, ma haine d'icelui et l'aversion qu'il m'inspire, pour n'en citer que trois qui ne sauraient coïncider et se rejoindre si bien du seul fait du hasard – furent incompréhensiblement jugées prématurées.

On ne poussa pas non plus très loin les vérifications de son alibi – il aura très bien pu s'absenter quelques instants, commettre son forfait puis reprendre tranquillement sa place parmi les intervenants de ce colloque pékinois – ni la perquisition de son domicile.

Et certes, il apparut plus tard que le disparu ne pouvait s'y trouver puisqu'il n'avait pas réellement fui ma maison, comme je ne vais pas tarder à le révéler, mais je demeure persuadé que de plus sérieuses investigations menées dans ce trou à rats auraient mis au jour bien des turpitudes.

On eût élucidé certaines affaires ténébreuses.

Des mères de famille éprouvées par de longues années d'incertitude auraient pu faire leur deuil enfin, penchées sur les fragments d'un petit crâne.

Et l'on eût rendu leur liberté à de nombreux innocents injustement condamnés et emprisonnés.

Réhabilité Landru peut-être.

Et si pourtant rien de compromettant n'avait pu être découvert, au moins eût-on aéré un peu ce cloaque, mesure qu'exige la simple humanité pour sauver de la suffocation les cafards endémiques qu'il abrite.

Mais quel soulagement au bout de l'inquiétude !

Rappelez vos chiens !

Il est là, contre le mur tapi.

Invisible du fait de son mimétisme homochromique et homotypique, il se confond avec les lézardes, les coulures, les moisissures.

Il n'a jamais bougé d'ici et, tandis que nous explorions le sous-sol, toutes portes battantes, il n'a pas cherché à fuir.

Au contraire, il s'incrute dans le salpêtre.

Il tente de se glisser sous la calcite.

J'en arrive maintenant à penser que c'est lui qui m'a trouvé, lui qui, par des chemins détournés (mais il s'agissait aussi de passer au large de la lugubre propriété de Gorius), est venu jusqu'à moi, porté par l'ardeur de son désir.

De son amour.

Ou de sa faim, on ne démêle jamais très bien toutes ces passions.

Il m'a choisi comme hôte et j'ai cru l'accueillir.

À présent, je suppose qu'il va me dévorer le ventre.

Il va me sucer la cervelle – n'a-t-il pas commencé ?

Nichera-t-il dans le creux de mon oreille, ce parasite ?

Ou dans mon rectum ?

Va-t-il pondre sous mes ongles ?

Imagine-t-on une forme nouvelle de contagion où le malade se débarrasserait de son mal en contaminant quelqu'un d'autre ?

Serait-ce donc bien Gorius, tout compte fait, qui m'a refilé cette saleté ?

Qui a introduit chez moi le bacille afin de me corrompre, afin que je devienne Gorius à mon tour, à sa place, et se trouver lui-même soulagé du même coup de cette lamentable et monstrueuse complexion ?

Il entend se défaire des formes de son être, les greffer sur moi.

Il m'a envoyé le microbe.

Ce poison va se répandre dans tout mon organisme, me transformer de l'intérieur, vicier mon sang, pervertir ma pensée même.

Vais-je devoir me protéger, porter des gants, un masque, une combinaison intégrale, isolante, antiradiation, antibactérienne, avec un système de ventilation intégré ?

Ce que j'ignore encore, à vrai dire, le point qu'il me faut d'urgence éclaircir, c'est le degré de duplicité ou de malice du sujet.

Agit-il en connaissance de cause ?

Obéit-il à une stratégie ?

Cherche-t-il à faire de moi sa dupe ?

Ou suis-je moi-même à mon insu, par mes interprétations délirantes ou paranoïaques, l'instigateur de cette relation vicieuse à laquelle il ne prend part en réalité que comme objet de fantasme dépourvu d'initiative ?

Se pourrait-il – oh ! toutes ces questions si froidement formulées me gercent les lèvres ! –, se pourrait-il qu'il n'existe que dans la mesure et dans l'instant où je me préoccupe de lui, qu'il ne respire en somme que dans mon propre halètement comme l'amante pâmée du nécrophile ?

Ce parasite serait mon ami imaginaire ?

Et si peu à peu, dès lors, il s'incarnait en moi, s'il envahissait mon être déserté – j'ai si peu le souci de moi –, s'il prenait goût comme un cancer à la moelle de mes os ?

Il va vouloir que mes nerfs l'électrisent.

Il va vouloir se parer de ma dépouille, de ses rayures, de ses ocelles, de ses irisations.

J'héberge peut-être en toute innocence mon assassin.

Je laisse voleter autour de moi et faire son nid dans mes cheveux l'insecte nécrophage qui fore un tunnel dans mon crâne.

Il se nourrit déjà de moi.

Il loge dans mon cerveau.

Il détourne mes pensées.

L'agitation de mon sang signale la présence d'un vampire.

Méfiance.

Et s'il finissait par planter pour de bon ses canines dans mon aorte ?

.....

Afin de le tester, d'évaluer ses dispositions, afin aussi de donner un tour plus concret à cette étude, j'ai fait l'acquisition aux puces d'un jeu complet de caractères d'imprimerie provenant d'un fonds de typographe failli comme ils le sont tous.

De belles lettres de plomb hautes de sept centimètres, individuellement logées dans les cases d'une boîte en bois semblable à une valise, dotée d'une solide poignée de cuir jaune à surpiqûres bleues.

A-t-il la faculté d'acquérir le langage, l'usage au moins de quelques mots, c'est cela que je veux éclaircir.

Si je parviens à lui faire comprendre la correspondance entre la chose et son symbole alphabétique, établir ce lien, admettre cette équivalence arbitraire, alors son éducation ne sera plus qu'une question de patience.

Je disposerai des moyens qui me font défaut pour l'instruire.

Et même pour l'enfumer et le corrompre.

D'abord, il tâtonne.

Je me demande s'il possède assez de force pour mouvoir ces lettres, pour les extraire de leurs cases et les assembler.

Ce sont les pions de notre alphabet, je peux écrire avec les mots *papillon* ou *flocon* en les disposant avec art, ça reste du plomb.

On m'a compris : je voudrais en cribler ce petit gibier.

Au moins, les lui enfoncer dans la tête.

Enfin, quand je dis tête, je m'exprime métaphoriquement, on m'aura encore compris.

Décidément, c'est nouveau pour moi.

Et donc, pour commencer, il les effleure.

Il se coule entre elles.

Il semble avoir une préférence pour celles qui sont percées, le B, le O, le P.

Il les explore, il entre dedans comme le souriceau dans les trous du gruyère.

Il s'y cache.

Il s'en fait des bracelets, des bagues.

Puis il repère le S et c'est lui qu'il épouse.

Il y a dans sa nature ondoyante et versatile quelque chose qui se reconnaît dans ce caractère et je veux croire que ce qu'il a de divers, de multiple, s'y retrouve aussi.

Instinctivement, il a deviné que le S était la marque du pluriel !

Le sens de ces symboles lui apparaît.

Il les déchiffre !

Bientôt, nous allons pouvoir en user pour établir un vrai contact et communiquer enfin !

Mais je m'exalte sans doute car le X lui inspire une répugnance évidente.

Il tourne autour sans oser le toucher.

Ces deux inconnus semblent peu désireux de démêler l'énigme qu'ils représentent l'un pour l'autre.

Alors je retourne la valise à compartiments, je renverse les caractères et je reprends mes observations.

Il commence par déplacer les plombs.

Essaierait-il de former des mots ? Il sera vite limité par l'impossibilité d'utiliser deux fois la même lettre.

Si je constate que ses efforts vont dans ce sens, je lui fournirai des cartons découpés ou, pourquoi pas, des tampons encreurs.

Nous n'en sommes pas là.

Et puis, qu'écrirait-il ?

Dans quelle langue ?

Il ne doit posséder qu'un idiolecte aberrant et confus.

Une littérature orale sans alphabet.

Principalement constituée de gémissements et de cris.

S'il s'imagine déjà pouvoir communiquer à mon insu avec l'extérieur – et pourquoi pas appeler au secours –, il méconnaît les précautions que j'ai prises à cet égard.

Le sous-sol ne dispose d'autre ouverture qu'un soupirail à abattant vitré nébuleux et barreaux d'acier qui donne de surcroît sur notre jardinet, derrière la maison, et que je peux occulter à volonté en y fixant un volet de bois.

Puis dissimuler celui-ci derrière un tas de bûches, par exemple. Ce que je n'hésiterai pas à faire s'il m'y oblige.

Nous travaillerons à la seule lueur de l'ampoule du plafonnier, globe poussiéreux diffusant une clarté vitreuse, vacillante, astre à l'agonie où ne

demeurent, traces d'une vie depuis longtemps abolie, que quelques cadavres de mouches et de phalènes.

J'apprendrais sans surprise qu'il est mort depuis des millions d'années.

Méfiance, pourtant.

Car si, à l'instar de ces autres insectes, mon sujet allait s'y brûler lui aussi ?

Las des obscurités de ma pensée égarée dans son mystère, las surtout de ce mystère, il pourrait être irrésistiblement attiré par la lumière, si faiblarde soit-elle, glauque, lunaire – mais alors il s'embrase et, venu chercher là des éclaircissements, des élucidations, le voici plus noir encore, charbonneux, carbonisé, à jamais indéchiffrable.

Tout rôti, et pourtant moins que jamais comestible.

Tel est le fruit du feu, la leçon de la lumière.

Mon sujet se trouve bien de la pénombre qui lui conserve sa couleur et ne lèse pas la cornée de son œil.

Nous nous plaisons dans les eaux troubles, lui et moi.

C'est dans ce bain que nous avons des chances de nous atteindre, en tâtonnant, de nous étreindre, de nous sauver mutuellement de la noyade.

Ou de couler à pic, étroitement enlacés, l'homme et sa passion, l'homme et son démon, désormais condamnés à vivre ou mourir ensemble.

Je suis ferré, je l'avoue, piégé par mon sujet.

Déjà comme englué dedans.

Il me tient.

Cette fois, je pensais pouvoir garder mes distances. Entre nous, laisser un peu d'espace pour mes évolutions et révolutions personnelles, mes belles acrobaties.

Virevoltes.

Et palinodies.

Je l'avais d'ailleurs promis à Nine. Je consacrerai à l'animalcule les heures dévolues à sa tâche par l'employé de bureau, le commerçant ou l'ouvrier. L'horloge me dicterait sa loi.

À dix-huit heures, je suspendrais mon geste pour descendre le rideau de fer.

(Note : de ces bonnes résolutions, évidemment assez risibles, garder au moins l'idée de la manivelle, vite me pourvoir d'une manivelle, beaucoup de choses progressent sous l'action d'une manivelle.)

(Note 2 : la manivelle est aussi un objet contondant.)

Cette discipline et cette rigueur profiteraient à mon travail, me disais-je aussi. J'ai en effet tendance à m'y livrer tout entier – corps et âme du matin au soir – et, de ce fait, j'y suis encore aux heures de la fatigue, de la confusion, de la discorde, du dépit, de la haine de soi, de la faim, de la migraine et des idées noires.

Tous ces moments, en somme, où je ne peux donner le meilleur de moi-même et qu'il vaudrait donc mieux réserver à la vie conjugale et à ses devoirs, ils me surprenaient parfois dans mon cabinet, et alors je gâchais la besogne. Mon ouvrage s'en ressentait – tous ces trous dans mes dentelles !

C'est pourquoi, sagement, je m'étais résolu à mieux séparer ma vie professionnelle et ma vie domestique.

À ne plus laisser les plaisirs de la première empiéter sur les corvées de l'autre.

Raté.

Mon sujet occupe toutes mes pensées.

Pendant les repas, sans y songer, je m'efforce de donner sa forme à la boulette de mie que je roule entre mes doigts, puis je dessine dans ma purée son profil avec ma fourchette.

Je travaille le fromage au couteau.
Et la poire avec mes dents.
Entre les deux, je glisse encore une allusion qui le concerne.
Réussiras-tu à le faire fondre dans ton café ? me demande Nine avec un sourire amer.

Mais qu'y puis-je ?
La nuit, il est le rêve et le fantôme.
C'est lui qui fait grincer les lattes du plancher au grenier.
Je le rencontre partout.
Mon crâne n'est pas assez vaste pour contenir cette hantise.
Elle me dévore aussi le foie.
Je rapporte à elle tout ce qui m'arrive, tout ce que je vois. Elle est le prisme, la lunette, l'objectif, l'angle et le cadre.

Je surprends chez moi des comportements qui relèvent incontestablement de la paranoïa.

Je longe en zigzags le couloir de la maison pour semer un éventuel poursuivant qui voudrait faire main basse sur mes travaux et peut-être même me dérober mon sujet d'étude. J'ai posé sur la porte de la cave un verrou électronique.

12N22ZEGSG68 & kkk32+5616+qzg<kpùqigqhmimo, c'est le début de la combinaison.

Je la connais par cœur.
J'envisage aussi de louer les services d'un enquêteur privé afin qu'il surveille les déplacements de Gorius.

Car celui-ci n'a pas renoncé, j'en jurerais.
Le vice a des antennes. Gorius doit savoir maintenant que le sujet se révèle plus porteur qu'il ne l'imaginait. Je le crois capable de tout.
Et même d'engager un privé pour surveiller mes déplacements, cette canaille.

Tous les soirs, je varie l'itinéraire de ma promenade. Il m'arrive de chausser des souliers trop grands ou trop petits afin de déconcerter ceux qui me suivent à la trace.

Puis tantôt je marche sur la neige fraîche, tantôt sur le sable brûlant pour qu'ils ne puissent déterminer où je me trouve exactement.

J'ai fait l'acquisition de postiches et de déguisements.

Ma panoplie d'infirmière me va si bien que je ne peux y entrer que nu, comme dans mes rêves.

J'ai un contact dans le milieu par l'entremise duquel je me procurerai facilement une arme et un passeport.

(Oleg me doit un service.)

Les résultats que j'obtiendrai tôt ou tard exciteront inmanquablement la convoitise des puissants qui ne reculeront devant rien pour me les dérober.

Il y a une fortune à faire avec ça.

Et pourtant, telle n'est pas mon ambition. L'argent ne m'intéresse pas. Ce qui compte pour moi n'a pas de prix.

Et surtout, comment savoir, à ce stade de mon étude, s'il serait plus rentable de le vendre mort ou vif ?

Tout d'une pièce ou par morceaux ?

Pour l'instant, je me demande surtout si je ne devrais pas lui faire payer les séances.

Non seulement, c'est vrai, je lui consacre mes journées, je mets mes compétences à son service, je veille à son bien-être, à son efflorescence, au développement bien compris de ses facultés, mais une rétribution financière pourrait avoir une vertu thérapeutique, ce n'est pas moi qui l'invente.

En particulier si elle constitue pour lui un sacrifice.

S'il doit se priver d'autre chose pour payer.

D'une chose essentielle si possible.

Nous ferons ainsi d'une pierre deux coups : je le dépouille et il guérit.

Il reprend pied dans le réel.

Et quant à moi, je peux envisager d'y acquérir une résidence secondaire.

Nulle cupidité chez moi, encore une fois, qu'il soit bien entendu que je ne pense ici qu'à la valeur symbolique de l'argent.

Les petits avantages matériels qu'il procure ne sont que des corollaires anecdotiques, un peu regrettables sans doute mais inévitables.

L'eau répandue, il faut bien l'éponger.

Évidemment, la question se pose : aura-t-il les moyens d'acquitter les sommes énormes que j'exigerai pour prix de mes bons soins, lesquelles garantiront l'efficacité du traitement ?

C'est douteux.

Où trouver tout ce fric ?

Cependant, j'ai quelques idées pour rentrer dans mes frais malgré sa pingrerie – mes frais, car je ne resterai pas assis sur cette banquette des jours durant sans en user un peu la moleskine.

Et davantage encore si je m'y allonge.

Il possède en effet des attributs, des atouts, mettons, pour lesquels certainement une clientèle existe, des amateurs éclairés.

Qui apprécie la discrétion.

Ce sont des choses qui se monnaient.

Il y a peut-être un arrangement à trouver, qui ferait l'affaire de tous.

.....

Cette fois, je pense avoir vraiment empoigné mon sujet.

Avec même une excessive brusquerie peut-être.

Il faudrait davantage y mettre de formes.

Je le sais bien et c'est d'ailleurs ainsi que je procède ordinairement : j'enrobe le germe de coton humide avant de le déposer dans la tiède obscurité de l'armoire où s'empile aussi mon linge de corps.

Nous sommes là au cœur de mon intimité.

Je n'y introduis pas grand monde.

Nine bien sûr y a ses entrées.

C'est plutôt la sortie qu'elle cherche vainement.

L'ambiance serait oppressante, selon elle.

Elle se trouve un teint d'endive et ce serait ma faute !

Tu connais le soleil, l'astre là-haut, me demanda-telle un jour, avec ce qui devait être un soupçon d'ironie.

Car oui, évidemment, j'ai déjà vu ça.

En réfléchissant un peu, je saurais même retrouver à quelle occasion.

Mais pour en revenir au sujet qui me préoccupe, la manière forte me semble préférable à ce stade de notre travail.

Je tirerai de lui davantage de choses en le secouant – alors l'âne non seulement s'ébranle enfin, mais il restitue la farine mélangée à son poil, de quoi cuire le pain du jour –, en le brusquant un peu, j'en suis maintenant convaincu.

Mais n'oublions jamais ce point : je suis animé des meilleures intentions à son endroit.

Aucune malveillance chez moi, je ne prends nul plaisir à ces tortures qui le font si drôlement gigoter.

Quand j'appuie là, par exemple.

Ou là.

Tout ce que je tente est motivé par le souci d'améliorer son sort, de le sortir enfin de ce triste état.

Je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour adoucir les conditions de sa détention.

Pour attendrir ses fers, je les rougis au feu.
Ils deviennent tendres comme de la guimauve.
(Me garder aussi de tout excès de mièvrerie.)

Donc, j'ai formé le mot PAIN avec les caractères de mon imprimerie tout en lui désignant le croûton posé à côté.

Je fais des allers et retours avec l'index entre le mot et la chose. Il ne bronche pas – ce qui est aussi, en effet, l'attitude normale de l'élève studieux.

J'aimerais toutefois obtenir une réaction ; le bon étudiant cillera parfois sans perturber la leçon.

Je recommence en prononçant cette fois distinctement le mot.

PAIN !

Mais je crois moi-même entendre plutôt une détonation.

Un coup de feu.

Et il me semble qu'il s'est rétracté, pour autant que je puisse en juger à l'œil nu, qu'il a encore reculé en lui-même.

Mauvais souvenir d'une traque ancienne ?

Je me suis souvent demandé ce que Gorius ourdissait réellement dans son pavillon de chasse.

Les humiliants sévices qu'il inflige à ses étudiantes pourraient bien cacher de moins avouables pratiques.

Quoi qu'il en soit, mon exemple était mal choisi.

Je détache du quignon un peu de mie, puis je forme le mot.

MIE.

En le prononçant doucement.

On dirait cette fois que Ronsard parle à Hélène.

Mais cette tentative n'est guère plus heureuse que la précédente, susceptible par surcroît de créer une confusion dont mon élève pourrait avoir du mal à s'extraire.

J'ai eu tort certainement de tirer mon second exemple du premier, de rompre ainsi mon quignon.

Ne va-t-il pas penser que le mot MIE est contenu dans le mot PAIN, ce que rien dans leur sonorité ne laisse pourtant supposer ?

Quel crétin !

Je ne suis pas au bout de mes peines.

Au moins aurais-je dû arracher cette mie d'une miche.

Et puis non, il aurait également déduit des conclusions erronées de cette démonstration vicieuse.

Comment nous sortir de ce pétrin ?

Sans doute ai-je voulu aller trop vite en besogne.

L'impatience est en effet une de mes qualités, qui fut souvent mal comprise, notamment par mes premières petites amies.

Si promptes pourtant elles-mêmes à se réfugier auprès d'un gendarme en hurlant qu'un inconnu leur avait sauté dessus !

J'ai toujours voulu faire profiter le monde de mon désir, de mon ardeur, de mon enthousiasme, les partager sans plus attendre.

Ma fougue généreuse hélas se heurte aux murs.

Souvent, je me suis présenté résolument devant la mer à boire et si, toussant et suffocant, j'ai dû à chaque fois renoncer après la première tasse, je n'ai jamais tout à fait abandonné ce projet.

Aujourd'hui non plus, je ne reculerai pas.

Si ce n'est pour prendre l'élan nécessaire.

J'ai justement repéré une charmante maisonnette dans l'arrière-pays.

Je range les lettres de plomb dans leur valise de bois.

Il n'est pas prêt encore pour cet exercice dont je ne me suis moi-même sorti avec succès qu'à l'âge de vingt-deux ans.

Nous y reviendrons.

Je vais procéder par étapes.

Et tâcher d'abord de mieux cerner mon sujet.

Si je possédais au moins quelques informations sur son origine !

Mais à l'exception de son probable passage chez Gorius – où il aura subi des dommages et des altérations qui compliquent encore son identification – tant il est vrai que seul l'éléphant de mer reste lui-même malgré les tuméfactions –, je ne sais rien de lui.

Je vais devoir me résoudre à consulter celui-ci pour en apprendre davantage.

Je médite une lettre comminatoire dans laquelle je ne manquerai pas de lui exprimer mon mépris et toute la répulsion qu'il m'inspire.

Quelques remarques

– Doubler sa chaîne (il la ronge).

– Ne plus mélanger de somnifères à ses granulés pendant deux ou trois jours – puis aviser en fonction de son comportement.

– Quoi de l'avoine ? Quoi du plantain ? Quoi des daphnies ?

– Réfléchir à l'opportunité de marquer le sujet au fer – ou le tatouer ? le baguer ? le pucer ?

– Reconsidérer les premiers résultats des tests destinés à déterminer s'il est de mœurs diurnes ou nocturnes et qui semblent infirmer les deux hypothèses.

– M'informer sur les techniques de kiné respiratoire.

– Les dompteurs touchent-ils les bêtes de leur fouet ou celui-ci n'est-il jamais qu'une menace en l'air ?

– Est-il vrai que les cobras sont sourds et ne dansent qu'au rythme des mouvements que le charmeur imprime à sa flûte ?

– (Renoncer aux leçons de solfège si tel est le cas.)

Très honoré et éminent confrère,

Il ne se passe pas un jour sans que je pense à vous, livré à votre travail acharné, à ces études si fécondes que notre science les attend comme l'aride savane la pluie munificente qui la régénérera. J'espère aussi que votre petite étudiante, Tamara, me semble-t-il, aura enfin compris ce qui lui restait à faire pour valider ses unités de valeur.

Mais je ne vous écris pas pour déranger vos méditations ni pour m'enquérir des succès de vos méthodes pédagogiques. L'objet de cette lettre, vous l'aurez probablement deviné, est en lien avec le cas qui m'occupe. Si je ne me trompe, vous avez eu vent de celui-ci et j'ai même cru comprendre qu'il vous avait été soumis. Requis par des tâches plus impérieuses (on m'a parlé notamment d'une certaine Irina), vous avez dû renoncer à le garder auprès de vous et à le faire bénéficier de vos lumières après lui avoir administré les premiers soins et très vraisemblablement sauvé la vie, et je ne parle même pas de cette rapide initiation à la sexualité humaine et à ses plus radicales et voluptueuses déviances que vous lui avez si généreusement prodiguée. C'est alors qu'il me fut confié, ignorant fort heureusement ce qu'il perdait au change.

Les hommes de main chargés de son transfert ont cependant omis de me remettre les documents le concernant, en sorte que, dénué de votre sagacité instinctive, je navigue à vue, pour ne rien vous cacher. Je suppose que ce dossier sera resté sur un coin de votre bureau, enseveli bientôt sous les manuscrits et autres sous-vêtements que votre main proluxe amoncelle quotidiennement. Auriez-vous pourtant l'amabilité de me donner quelques minutes de votre temps précieux — précieux pour l'humanité, et j'ai bien honte de vous demander cela — afin d'entreprendre quelques fouilles et investigations moins abstraites pour retrouver ces documents et me les faire parvenir ?

Recevez, cher maître et ami, avec l'expression empressée de ma gratitude pour ce que vous faites, pour ce que vous êtes, pour ce que grâce à vous sera le monde et pour le service que j'ai l'audace de solliciter, mes salutations confraternelles les plus respectueuses.

C'est envoyé !

Que va-t-il répondre à cela ?

Je n'attends pas grand-chose. Gorius est tout à fait capable de conserver ces informations par devers lui afin de reprendre ensuite la main et de me ridiculiser par un succès facile.

Même l'hypnose m'apporterait plus sûrement des éclaircissements relatifs à l'origine de mon sujet.

Pourquoi ne pas essayer ?

Dans le secret de ma cave, je ne risque pas d'offrir à quiconque le spectacle de mon éventuel et risible fiasco (tandis que la présence inopportune de Nine me gêne un peu quand ma libido défaille – pourquoi faut-il qu'elle soit toujours là dans ces moments-là ?).

Ces pages ne me trahiront pas.

J'en ai arraché d'autres.

.....

Profitant d'un moment de calme postprandial, je commence à balancer doucement devant lui ma médaille de baptême en guise de pendule.

J'émetts aussi une mélodie sourde, lancinante.

Mais mon sujet ne cède pas et je dois fermer les paupières pour chasser les larmes de mes yeux.

Je dois surtout secouer la tête et me pincer la cuisse jusqu'au sang pour ne pas sombrer moi-même dans cette hébétude propice à toutes les confidences, à toutes les confessions, quand la vigilance se relâche, que les digues du contrôle de soi se rompent, que la mémoire s'ouvre ou crève et libère le flot bourbeux des souvenirs enfouis sous les mousses, douces celles-ci comme devait l'être la toison de ma voisine de palier que j'observai par le trou de sa serrure tous les soirs à 22 h 15 sept années durant du temps de ma jeunesse folle car alors elle sortait nue de sa salle

de bains et tournait à gauche vers sa chambre si bien que je la voyais de face d'abord et mon sexe aussitôt se gonflait puis de dos et je jouissais immédiatement tant elle ressemblait à ma mère quittant ma chambre d'enfant pour s'en aller retrouver son amant et un jour aussi je détruisis le travail en cours et déjà bien avancé d'un camarade d'étude qui me supplantait dans toutes les matières puis j'ai menti à Laure j'ai fouillé chez les Cornille j'ai doublé une impotente dans la file d'attente de la pharmacie j'ai lancé au chat des voisins une musaraigne frétilante j'ai calomnié mon père j'ai voulu mourir j'ai volé le petit pingouin.

Le réveil est pénible et d'ailleurs je n'ai jamais vraiment cru en l'efficacité de cette méthode.

Rorschach, en revanche...

Je possède le jeu complet des dix planches du fameux test et même si le plus équilibré des êtres ne saurait loyalement voir dans ces dessins autre chose que des phallus vénéneux et des vagins vampiriques et se trouver subséquemment soupçonné s'il en fait ingénument l'aveu – au lieu de prétendre par ruse distinguer un clocher et un orphelinat –, de toutes les perversions sexuelles imaginables – y compris la pédo-zoophilie qui requiert le concours réticent de poussins, de canetons ou de lapereaux – et de quelques autres encore que l'imagination ne peut se représenter faute de moyens pour financer les effets spéciaux nécessaires et qui relèvent de ce génie du mal plus souvent à l'œuvre dans nos rêves que dans nos vies, ces dessins, dis-je, suscitent parfois des réactions édifiantes dont l'analyse permet au praticien expérimenté d'affiner son diagnostic.

Un sursaut.

Un sanglot.

Un cri.

Un rire.

D'horribles convulsions.

J'extrais donc une à une les planches de leur boîte et je les présente au sujet sans un mot de commentaire.

Son attitude révèle au praticien expérimenté que je suis une incontestable fragilité thymique et fait apparaître un délire paranoïde associé à un vécu abandonnique caractérisé, très certainement à l'origine d'une obsession idéative de carnage contrariée par une phobie d'impulsion qui m'interdit d'exclure l'hypothèse d'une psychose catatonique.

Il ne cille en effet ni ne bouge.

Quant au bourdonnement qu'il m'a semblé entendre, c'est encore une fois celui de mon propre sang.

On dirait le secret qu'un mourant vous confie à l'oreille : seul son rôle est audible.

Et mon sang serait à peine plus explicite s'il énumérait plutôt les noms des germes et bacilles pathogènes qu'il charrie imperturbablement dans le but de me détruire.

Comme tout liquide, il ne circule qu'en attendant une occasion ou une issue pour former sa flaque.

Nous ne faisons que saigner intérieurement jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les premiers pas de l'enfant n'ont rien d'hésitant. N'est-il pas normal de se diriger vers l'unité de soins palliatifs en titubant un peu ?

Je note ces sombres pensées parce qu'elles ne sont pas sans lien avec mon sujet.

C'est lui qui me les inspire, en effet.

Et, de ce fait, elles peuvent aussi m'en apprendre long sur lui.

Mes réactions m'édifient.

Je sais que le feu brûle parce que ma main est ce brandon noirci et fumant inapte désormais aux pratiques vicieuses de l'horlogerie, de l'entomologie, de la philatélie.

Je sais que la nuit est noire parce que je hoquette dans mon lit, parce que je hurle et que maman ne vient pas.

Elle a maintenant rejoint son amant.

Ah, comme les progrès sont lents !

Je lui enseigne la marche en avant en payant de ma personne, en lui mimant la chose et, quand il s'ébranle enfin, c'est pour exécuter d'instinct un bond en arrière phénoménal.

Trois mois déjà que je m'occupe de lui jour et nuit – car lorsque je dors, je l'ai dit, il hante encore mes rêves, sinon furète dans la charpente – et rien ne me permet de dire que nous nous acheminons vers un dénouement, heureux ou malheureux, au point où nous en sommes, ça n'a guère d'importance.

Je n'ai pas entendu un mot de remerciement de sa part pour mes bons soins.

Je n'ai pas même perçu un sou de la rançon !

À croire que personne ne l'aime.

Quant à ses performances, mon chronomètre n'enregistre aucune progression.

Nous stagnons si bien que je me demande si nous ne commençons pas imperceptiblement à nous enfoncer.

J'ai l'impression de voir se former des bulles à la surface de la flaque.

Au moins respire-t-il encore.

J'avais tant d'ambition pour lui.

Pour moi.

Mais il refuse toujours ma main.

Hier, il m'a griffé.

Juste une égratignure.

Ou une allergie.

Mais je crains tout de même l'infection. Je vais m'injecter un antibiotique par précaution.

Les plaies au niveau du pénis, ce n'est jamais simple à soigner.

À la moindre émotion, la peau se tend et la blessure se rouvre.

Cicatrisation signifie continence et c'est évidemment mal me connaître.

J'ai des engagements matrimoniaux à honorer.

Ou à abattre.

En tout cas, je ne suis pas homme à me dérober devant les devoirs de ma charge.

.....

J'ai tout essayé.

... 12N22... 22N12... N1222... 1222N...

J'étais sûr au moins que la combinaison commençait par le 12 de mon anniversaire, le 22 de celui de Nine et l'initiale de son prénom.

Je penchais pour 12N22, c'est le premier code que j'ai tapé, avec un certain automatisme, comme machinalement, ce qui semblait attester une habitude.

Mais quand j'ai poussé la porte, elle ne s'est pas ouverte !

J'ai recommencé, en vain, puis j'ai varié les combinaisons dans l'ordre que je viens d'indiquer sans davantage de succès.

Le verrou ne s'est pas débloquent. Impossible d'accéder au sous-sol.

Je n'ai pas jugé nécessaire de mentionner dans ce registre que la vieille porte de bois, déjà très vermoulue, me paraissant insuffisamment sûre pour contrecarrer les tentatives d'évasion d'un sujet possiblement xylophage (j'ai la preuve qu'il aime le papier, et avec quoi fait-on le

papier ?), j'ai fait poser à la place – en même temps que le verrou électronique qui commande son ouverture et aujourd'hui s'y oppose, comme si j'étais moi-même le prisonnier – une porte blindée en acier renforcé absolument inviolable, y compris donc par son légitime.

Il s'agissait aussi d'empêcher l'intrusion d'un tiers, cambrioleur, collectionneur, agent secret ou autre plagiaire nommé Gorius, sans compter les forces de police ni exclure le rôdeur entré là par effraction pour se sustenter avant de reprendre la route avec les brûlures d'estomac qu'on devine.

Appétissant ne signifie pas comestible et mon sujet est sur ce chapitre l'exact opposé du gratin de chou-fleur.

Comment ai-je pu oublier le code ?

Je ne me cherche pas d'excuse, mais ma mémoire est saturée de combinaisons chiffrées, il nous faudra bientôt un code aussi pour ouvrir la bouche et il sera important de le retenir, ou bien nos mâchoires resteront scellées tandis que refroidira la purée dans l'assiette et que la cinglante repartie inexorablement viendra cogner contre la barrière de nos dents.

Ainsi mourra l'homme bionique, d'inanition ou d'humiliation.

J'avais cru malin de varier les combinaisons de mes différents mots de passe à partir des mêmes chiffres et lettres.

Eh bien, j'ai eu tort.

Je ne suis même plus certain de ma date de naissance désormais.

De l'événement non plus, d'ailleurs, je ne garde pas le moindre souvenir.

Nous serions autorisés à conclure de cette amnésie unanimement partagée que cet instant fut plutôt celui où tout s'arrête.

L'instant de notre mort.

Cela expliquerait pourquoi notre mémoire abolie n'en a pas conservé la trace.

Nous évoluons depuis dans une fiction d'outre-tombe.

Comme on voit, l'étude à laquelle je me consacre ne m'empêche pas de poursuivre mes recherches sur d'autres énigmes non moins passionnantes.

De très anciens mystères.

Et de parvenir là aussi à des résultats confondants.

Si je n'ai plus accès soudain à mon sujet, ne serait-ce pas, à bien y réfléchir, parce qu'il pourrait nous éclairer sur ces questions, celle-ci incluse ?

En se déroband, il se trahit.

Si tout être ne s'incarne et n'existe qu'à contretemps, dans l'impression qu'il produit, si le tigre se confond absolument avec la peur qu'il inspire, alors c'est en se déroband que mon sujet se livre.

La porte blindée qui maintenant nous sépare est en réalité la vitre derrière laquelle il se montre enfin.

Avec une complaisance qui confine à l'exhibitionnisme.

Combien de temps pourra-t-il tenir en puisant dans ses réserves de graisse, sans les apports quotidiens en nutriments qu'il devait à mon dévouement ?

Telle est ma principale inquiétude.

Car enfin, ce n'est pas un chameau.

(Encore un fait acquis.)

Son espérance de vie me paraît aujourd'hui des plus faibles.

Il a besoin de moi.

Cette situation, si elle ne se prolonge pas excessivement, pourrait au moins lui rappeler cela et du même coup me l'attacher davantage.

On en voit, des chats fuyants – toujours à vouloir prouver au monde qu'ils ne sont pas des chiens –, venir ronronner contre nos tibias maigres et durs lorsque l'écuelle reste vide et qu'ils s'avisent que c'est la meilleure façon de nous traire.

Mais dans quel état vais-je le récupérer ?

Aurai-je la force de le soigner si je le retrouve plus efflanqué qu'il ne l'était quand il me fut confié – si diminué déjà par son séjour chez Gorius – et si tout ce que nous avons déjà accompli ensemble – et d'abord reprendre un peu de masse musculaire – est réduit à néant ?

À cette pensée, je dois avouer que je me sens faiblir moi-même.

Je cherche ma respiration ; mais je n'extrais de mes poumons que des râles.

J'ai le nez gelé.

Morve, sueur et larmes, étrange cire que l'homme qui fond en toute saison.

Je ne peux plus rien avaler, occasion ou jamais de m'attabler devant un gratin de chou-fleur.

Mes jambes se dérobent sous moi, ou aurais-je omis ce matin de les glisser dans celles de mon pantalon ?

Est-ce que je perds aussi la tête ?

Puis je me suis encore déboîté l'épaule en essayant de défoncer la porte.

J'avais pourtant pris trois pas d'élan, comme fait mon vieil ami Oleg et la conséquence alors suit la cause comme si le logicien de la bande en avait huilé les gonds, la porte fracturée s'ouvre gentiment.

On s'attend à ce qu'un valet nous débarrasse de notre pardessus.

Or, par crainte sans doute d'écraser mon sujet si elle s'abattait sur lui tout d'une pièce, je n'ai pas mis toutes mes forces dans mon assaut.

Je renonce à cogner de l'autre épaule, cette porte m'a coûté assez cher, je ne voudrais pas en froisser l'acier.

Je redoute également de fausser le mécanisme de verrouillage en utilisant une pince-monseigneur.

D'ailleurs, je ne possède pas plus de pince-monseigneur que de crosse d'évêque.

Mal outillé décidément pour forcer les consciences.

Les heures passent.

En s'additionnant, elles forment des jours et des jours, notre vie est en train de s'achever bêtement.

Comment devient-il cadavre là-derrrière, là-dedans ?

Se racornit-il, sec et friable comme la plupart des autres insectes, dispersant ses poussières ?

S'écoule-t-il, dissous par ses sucs gastriques et autres humeurs corrosives ?

Ou enfle-t-il, empli de gaz putrides ?

Mais peut-être en vérité s'épanouit-il dans le jeûne et l'abstinence...

Je ne le connais vraiment pas si je n'ai même pas l'idée de ce qui peut le tuer.

Ni en conséquence de la manière de me débarrasser de lui.

Quel poison !

Il est vrai qu'en l'état, il ne m'importune plus beaucoup.

Ayant tenté tout ce qui était en mon pouvoir pour forcer sa porte (je suis allé jusqu'à toquer plusieurs fois de mon index replié, sans résultat), j'éprouve le sentiment du devoir accompli et il me semble que je n'ai pas volé un peu de repos.

Je reprends goût aux promenades en ces premiers jours du printemps.

Les primevères sont décidément de belles petites, pas compliquées.

Il faudrait leur abandonner le monde.

Le frais gazon sent bon.

Oh, comme le frais gazon sent bon !

Et il y a au-dessus l'étendue bleue du ciel !

Je suppose que ces faits-là sont connus et qu'il est pour le coup inutile de les mentionner sur ce registre voué aux seules découvertes et révélations.

Mais un homme d'étude comme moi, entièrement requis par des tâches qui s'accommodent mieux de la pénombre, pour ne pas dire des ténèbres les plus profondes (et la lune même est importune, qui dénonce son ombre et fait luire sa lame), en arrive à oublier les réalités triviales de ce monde.

Depuis quand n'ai-je vu un lapin ?

Serais-je capable de dessiner un lapin ?

Mon sujet pourrait-il n'être qu'un lapin ?

Je plaisante.

Et d'ailleurs, il aurait de plus grandes oreilles.

(Mais ces notes quotidiennes retiennent aussi les aspects pittoresques d'une planète condamnée. Ce registre cartonné, entoilé, résistera mieux que la plupart des éléments qui la composent. Un matin, peut-être, sur le champ jonché d'épaves, il ne restera que lui pour témoigner d'elle. Tant de choses déjà disparaissent ; tant de cœurs ont cessé de battre. Et tandis qu'il régule nos fonctions vitales avec une remarquable opiniâtreté, l'idée de la mort finit par s'imposer à notre cerveau pour y régner à l'exclusion de toutes les autres, si bien qu'il lui cède subitement, aussi n'est-il peut-être pas vain de dresser avant ce jour fatal la liste des conceptions que notre tête a su élaborer quand elle n'était pas vouée encore à cette seule passion.)

Monsieur,

Je n'entends rien à votre courrier. Qui êtes-vous ? Nous sommes-nous déjà rencontrés ? Je n'en garde nul souvenir, pour ma part. Je ne vois pas davantage à quel « cas » ni à quels documents mystérieux vous faites allusion. Par ailleurs, je ne connais pas d'Irina ni de Tamara ni, de manière générale, les prénoms de mes étudiants. Décidément, il ne peut s'agir que d'un malentendu et même, plus largement, d'une méprise. Vous seriez bien aimable de ne plus m'importuner à l'avenir, je suis un homme très occupé.

Y. Gorius

Voyez-vous ça !

Ce mépris, ces grands airs !

Gorius tout craché, ce glaviot !

J'ai touché juste, c'est indéniable.

Mais comme il est bref désormais, comme son souffle est court !

C'est à force de gravir chaque matin le grand escalier en haut duquel il va tout le long du jour regarder le monde avec condescendance.

La fatigue et l'arthrite commencent à lui rendre l'ascension pénible.

Bientôt, jambes fauchées tout à fait, il rampera aussi misérablement que la rampe elle-même, révélant sa vraie nature de serpent.

Plus venimeux que constricteur.

Il n'a pas de muscles pour l'étreinte.

Je n'exclus pas de lui écraser la tête.

Ce soir, j'ai ferré mes souliers.

.....

Je fais illusion mais mon insouciance touchant ce qu'il advient de mon sujet dans la cave est tout de même largement feinte.

Je l'imagine dans cette pièce privée de lumière, s'étiolant chaque jour davantage sans former la belle endive ou le champignon fruité qui s'épanouissent pour leur part dans la pénombre.

Et s'il souffrait ?

Les spasmes de l'agonie peuvent être douloureux, avec ces chocs répétés sur le sol de ciment granuleux.

Et donc, évidemment, ces évocations ne me laissent pas insensible.

Est-ce que je risque quelque chose ?

Le crime de non-assistance est-il constitué en l'occurrence ?

Voilà la question qui tараude mon âme compatissante.

D'une certaine façon, ma responsabilité est engagée, c'est indéniable.

Puis on m'a vu acheter des cordelettes et de la chaux au magasin de bricolage de la zone d'activité.

D'un autre côté, j'ignore si la justice a prise sur ce genre d'affaire.

La jurisprudence en tout état de cause doit être muette comme le sera sa tombe.

(Quoique l'on m'ait vu peut-être aussi acheter une pelle.)

Cependant, je n'ai pas été épargné non plus, il y a là sans doute un argument.

Ça se plaide peut-être.

Puis je n'ai plus accès à la pièce où il se trouve, dans ma propre maison, ce qui est un comble en plus que d'être une cave.

Je suis très perturbé par toute cette histoire.

Quand par miracle je parviens à m'endormir, mon sommeil est hanté par des rêves d'enlissement et de suffocation.

Le comportement de Nine me paraît étrange aussi.

Il y a déjà un bon moment qu'elle ne fait que simuler son intérêt pour mon travail.

Je le sais, elle se force à pousser ces petits cris pointus, ces gémissements rauques.

Je ne lui en tiens pas rigueur. L'hypocrisie est souvent une forme de tact.

Mais, de ce fait, son silence concernant mon actuel sujet de recherche ne me semble pas naturel.

J'ai l'impression que ce qu'elle affecte, depuis quelques jours, ce n'est plus son intérêt mais son indifférence.

Je l'ai informée pourtant de mes embêtements.

Elle n'a pas relevé et s'est mise à me parler de la recrudescence de la pépie chez les poules wyandottes du Bas-Rhin, événements dont nous nous fichons l'un comme l'autre et qu'infirmes d'ailleurs le simple bon sens, puisque la poule wyandotte est connue, d'une part, pour sa résistance aux virus aviaires les plus courants et, d'autre part, pour la faible densité de sa population dans les départements de l'Est.

De toute évidence, Nine essayait de détourner la conversation.

Mais elle botta en touche bien maladroitement puisque le ballon se perdit dans les gradins et que nous restâmes face à face sur le terrain nu, avec entre nous la question qu'elle avait voulu éviter.

Je perçus son trouble et celui-ci se confirme.

Elle me fuit.

Quand la rencontre est inévitable – à table ! –, elle parle à tort et à travers des sujets les plus improbables, ce qui ne lui ressemble pas puisque je l'ai toujours aimée pour son délicat mystère et que nous communiquions surtout avec les yeux jusqu'alors, en les détournant pudiquement.

Elle possède donc cette voix suraiguë !

Jamais nous n'en finissons de connaître ceux que nous aimons.

Un jour, je vais lui découvrir un nombril !

Peu sujette aux maladies respiratoires, type pépie, la poule wyandotte ne craint pas non plus les engelures de la crête, la sienne étant courte et frisée, elle s'acclimaterait donc parfaitement dans les régions froides de l'Est.

Il est d'autant plus dommage que les éleveurs de la région la négligent.
Qu'il me soit permis d'ajouter qu'elle est une excellente pondeuse.

Dans l'Est, on trouve surtout de la Marans coucou. Moins robuste, volontiers sujette à la coccidiose. On marche sur la tête. Le secteur est à réorganiser complètement.

Pas le temps en ce moment, pour ce qui me concerne.

L'urgence est ailleurs.

Mais quand tout sera fini, je promets d'ouvrir le dossier.

Elle m'y oblige.

Je me résous donc à surveiller Nine.

Elle me cache quelque chose, et l'imagination limitée d'un mari en la circonstance lui représente toujours un amant formidable dont le moindre mouvement de hanche soulève une gerbe de neige ou d'écume.

Et ce sont pour lui des images humiliantes quand sa propre hanche se meut désormais douloureusement, avec des grincements d'armoire ancienne qui évoquent aussi le caleçon long dont il s'enveloppe en effet pour la protéger des petits froids et dont il possède toute une pile édifiée à côté d'une pyramide de paires de chaussettes sur l'étagère ressemblant à la maquette d'un site zapotèque vouée à son linge de corps et qu'il se voit mal en conséquence rivaliser avec ce morpion sur le chapitre des plaisirs charnels s'il pourrait lui en remontrer dans tous les autres domaines, pour ne citer que celui de l'architecture précolombienne.

Filatures.

Fausses sorties, avec retours inopinés à la maison.

Mouchards et traceurs planqués dans son sac et dans le coffre de sa voiture.

Épluchage de ses comptes.

Relevés d'empreintes digitales dans le salon.

Prélèvement et ensachement des poils, cheveux, cils, rognures d'ongles, desquamations.

Analyses ADN consécutives.

Je ne néglige rien, mais mon enquête me permet seulement de confirmer que nous vivons bien, Nine et moi, sous le même toit, ce dont j'avais déjà le fort soupçon, appelons ça l'intuition ou le flair.

Et qu'elle partage aussi mon lit, ce qui me surprend davantage.

Mais enfin, je ne découvre rien d'accablant.

En achetant le pain, elle s'offre systématiquement une tartelette au citron meringuée, et c'est à peu près tout.

C'est l'unique secret que je débusque et le seul argument à charge que je pourrai produire en cas de divorce.

La gourmandise est un vilain défaut, c'est même un péché capital, mais le juge estimera-t-il sur ce seul chef que la maison me revient tout entière ?

Condamnera-t-il Nine à me verser de surcroît une pension compensatoire mensuelle indexée sur l'inflation ?

J'ai des doutes sur l'équité de la justice de mon pays, je dois l'admettre, sa permissivité dans des affaires comme celle-ci me remplit souvent de honte et de consternation.

Ne pas relâcher ma surveillance.

J'ai le sommeil lourd ces temps-ci – se pourrait-il que Nine me drogue et profite des heures de la nuit pour tromper ma confiance ?

Que risque-t-elle ?

Nous savons maintenant qu'elle jouit de complicités au sein de la magistrature.

On me pardonnera, je l'espère. J'étais parti pour multiplier les révélations relatives à un sujet entièrement vierge de tout aperçu préalable, et me voici occupé à consigner sur ce registre les minutes du vaudeville le plus rebattu ! Nine porte seule la responsabilité de ce lamentable fourvoiement.

De cela peut-être, le tribunal voudra bien tenir compte.

Ces retards et contretemps qui ralentissent mes recherches sont de son fait.

Or dois-je rappeler que le monde attend mes conclusions ?

Dois-je rappeler tous les périls qui menacent la planète ?

Dois-je rappeler qu'il y a urgence ?

Et qu'il y va de sa survie ?

Dès qu'elle tourne le dos, j'intervertis nos bols de soupe.

Je verse le contenu de mon verre dans le vase disposé à cet effet sur la table (Nine a paru surprise que je lui offre ces roses, comme aux temps néolithiques).

La nuit dernière, j'ai décidé de veiller.

Mais je me suis endormi, assis en tailleur, appuyé sur mon fusil, près du feu qui s'éteint, bercé par les cris des coyotes.

Quand j'ouvre l'œil, aux premières lueurs, elle a déjà quitté le lit.

Je la cherche en vain dans la maison.

La machine à café est encore allumée, son parfum corse l'ambiance mais la cafetière manque, de même que le plateau de laque noire sur lequel nous transportons parfois jusqu'à la chambre nos petits déjeuners (c'était surtout vrai dans l'Antiquité, puis nos mœurs ont évolué).

Je suis l'odeur du café, longe le couloir dans son sillage, traverse la buanderie (souvenirs remontant à l'époque primitive de draps

fraîchement lessivés par nos sueurs).

Je me secoue, reprends la piste.

L'odeur de café m'attend en haut de l'escalier menant au sous-sol.

En bas, je constate avec étonnement que la porte blindée, si obstinément close ces derniers jours, est entrebâillée.

Trop étroitement pour que j'y passe la tête ; je délivre mon nez de son rôle d'éclaireur ; et je glisse un œil dans la cave.

Ils boivent tranquillement leur café !

Nine assise sur la banquette et, lui, pelotonné sur le sol même, dans sa position favorite.

La stupeur me laisse sans voix.

Un léger sourire flotte sur les lèvres de ma femme, que je ne lui ai pas vu depuis ce jour où j'avais décroché la lune pour elle, ou presque, la boule dorée qui sommit le grand arbre de Noël érigé devant l'Hôtel de ville et qu'il avait tout de même fallu aller chercher, exploit plus admirable peut-être puisque je me griffai aux aiguilles en grimpant dans le sapin tandis que la voie jusqu'à la lune est parfaitement dégagée et que l'on peut ne sortir les mains de ses poches qu'à l'instant de la cueillir.

Quant à lui, le traître, il frissonne et il me semble même entendre un ronronnement, la note basse et rauque du plaisir qui se forme dans l'arrière-gorge et se propage comme une onde vibratile sans recourir aux organes de la phonation.

Ces deux-là trompaient ma confiance et paraissaient jouir l'un de l'autre avec une totale absence de scrupule moral et d'inhibition.

Je devais intervenir.

Pas de pitié.

Les enfermer.

Pousser la lourde porte dont Nine avait dû modifier la combinaison, et la bloquer de l'extérieur.

Les laisser crever là-dedans, emmurés avec leur faute comme dans les châtiments anciens.

On savait rendre la justice en ce temps-là !

Inévitablement, ils en viendront à se haïr, à se déchirer.

D'abord la faim qu'ils ont l'un de l'autre changera imperceptiblement de nature.

Les petits mordillements taquins préluderont à de plus voraces dévorations.

Je trouvais quelque réconfort moral à ces représentations.

Peut-être pourrai-je me ménager un angle de vue privilégié depuis le soupirail et assister à leurs câlins, à leurs étreintes, à leurs luttes puis à leur agonie. J'aime le spectacle vivant, mais il faut un terme à toute chose.

Leur mort est sans doute la condition de ma propre régénérescence.

Délivré de toute entrave conjugale, mon corps bougera à sa guise.

Et libéré de même de sa hantise, mon esprit se laissera de nouveau emporter par la rêverie et la méditation sans objet.

Souple comme une laminaire délestée de son rocher, je m'abandonnerai à la vie comme elle vient, puis va, au lieu de prétendre lui donner une forme, comme s'il était en mon pouvoir de la diriger, d'ailleurs, alors que je suis à la merci d'un courant d'air.

Atchoum !

Cette fois, ne rien entreprendre, ne rien tenter, observer ce qu'il advient de moi dans le flot, comme je flotte.

Ils ne m'ont pas encore remarqué.

J'amorce un mouvement de recul.

C'est alors que Nine relève la tête et me voit.

Je vais jouir au moins de sa confusion, elle va me supplier à genoux de ne pas l'abandonner, de lui pardonner cet instant d'égarement.

Elle va m'embrasser les pieds.

Une relation sexuelle n'est pas à exclure, comme à l'époque barbare, même si en présence du sujet cela pourrait être embarrassant.

Ou ajouter un peu de piment ?

Mais il chercherait certainement à s'immiscer, c'est son régime, son principe, son mode, sa manière d'être.

Il s'immisce.

De préférence là où il n'a rien à faire.

De préférence au plus mauvais moment.

Quand il apparaîtrait particulièrement malvenu, importun, déplacé, inconvenant, voici les conditions réunies de son irruption.

Il surgit.

S'impose.

On le chasse.

Revient.

On se détourne de lui, c'est encore le virage dans la courbe duquel il nous attend.

Il est dans les branches au-dessus de toi.

Dans le trou de la taupe à tes pieds.

Le vent l'apporte.

Le nuage s'en déleste.

Il jaillit du feu crépitant.

Il brille dans la nuit obscure – et l'autre lueur à côté est l'œil gauche du loup.

Dans la lumière, s'ouvrent toutes ses petites feuilles vertes.

La neige peut fondre, il tient toujours au sol.

Chaque saison est l'occasion de son retour.

Le froid aiguise son tranchant.

La chaleur l'épanouit.

Ses crocs se plantent dans ma carotide, crocs de vampire ou crocs de vipère, je ne sais ce qu'il aspire, ce qu'il injecte, mais les forces dont je suis soudain doté me font peur.

Or nulle rougeur aux joues de Nine.

Nulle espèce de honte à se trouver surprise en situation pour le moins compromettante par son féal époux qui si souvent renonça lui-même aux faciles conquêtes que lui vaut son prestige, notamment auprès de ses étudiantes. C'est cet homme fidèle irréprochablement, qui jamais n'écorna le pacte conjugal derrière le paravent installé dans son bureau, sur la banquette modulable où il invite à s'asseoir les demoiselles dont il dirige les mémoires universitaires afin qu'elles soient plus à leur aise pour lui soumettre leurs travaux préliminaires avant d'en venir aux choses sérieuses, c'est ce mari exemplaire donc que Nine humilie de la sorte sans en concevoir le moindre remords, semble-t-il, le plus léger embarras même, au contraire, qui se relève sans se donner non plus la peine de rajuster sa toilette et s'emporte soudain contre moi avec une véhémence que je ne lui avais jamais vue.

– Si je n'étais pas là ! s'écria-t-elle.

– Pardon ?

– Comment peux-tu gâcher un sujet pareil ? Le traiter avec cette désinvolture, ne pas lui consacrer chaque minute de tes jours ?

– Mais je ne fais précisément que cela ! Je tourne autour, je l'approche, je le sonde...

– Au lieu de l'embrasser !

– Je l'étudie.

– Tu le laisses croupir, pourrir...

– Je l'observe, je l'examine, je le teste...

– Tu le négliges scandaleusement !

- C’est pour ne pas te délaissier tout à fait.
- C’est par lâcheté, pour cause d’incompétence, d’incurie, d’impuissance !
- Je prends le temps de le circonscrire, je ne veux pas contrarier son développement naturel.
- Tu le tiens à distance, on te croirait dégoûté, tu y touches à peine !
- C’est qu’il mord peut-être...
- Tu vois ! Tu te méfies de lui, tu le crains. Tu le rends responsable de la terreur que le monde t’inspire. Mais c’est toi qui fais peur, sais-tu !
- Je te fais peur ?
- Honte surtout, tu me fais honte. Un si beau sujet ! La chance de ta vie ! Un cas en tout point remarquable ! Et qu’en as-tu tiré jusqu’ici ? Quel résultat ? Quelles conclusions ? Quel profit pour toi et pour le monde ?
- Et toi ? Me diras-tu ce que vous fricotiez ?

Elle ne lâcha rien.

Quant au sujet de notre querelle, il ne fit seulement pas mine de me reconnaître.

Il lui avait suffi de quelques jours pour m’oublier.

C’est toujours celui à qui vous avez donné la vie qui vous l’ôte.

L’ingratitude est sans doute la pierre angulaire de toute dynastie.

Mon sujet se croyait passé entre d’autres mains, plus douces, plus caressantes.

Ça sentait le fauve dans le cagibi.

Ils avaient dû répéter le numéro plusieurs fois.

J’espère au moins qu’il obéit maintenant à un simple clappement de langue, et qu’il s’exécute.

Nine aurait-elle réussi, avec ses contestables méthodes, là où ma grande science de ces phénomènes tardait en effet à produire des résultats

décisifs ?

L'avait-elle apprivoisé avec sa seule sollicitude, en mettant simplement du cœur à l'ouvrage ?

Allais-je devoir raccrocher dans le ciel théorique les vieilles lunes de la féminité rassurante, de la maternité consolante ?

L'interminable enfantement, le ventre et l'aile de la poule, la mamelle nourricière de la truie, la griffe protectrice de la lionne, mon sujet se complaisait-il dans ces fantasmes dégoûtants ?

Étais-je pour lui un père trop sévère, un maître trop rude ?

Il m'était possible d'envisager que je lui faisais de l'ombre, qu'il peinait à croître et s'accomplir sous les vastes frondaisons de mon génie, oui, il y avait là peut-être un début d'explication.

Il vivait dans la peur de ne pas être à la hauteur.

La peur de me décevoir.

La honte déjà, par anticipation, de n'être au mieux qu'une timide évocation de ma personne, son vacillant reflet.

Je l'étouffais.

Je portais le soleil en couronne, la plante de mes pieds aspirait tous les sels minéraux dans un rayon de plusieurs kilomètres, voilà pourquoi il demeurait si faible.

Si pâle, toujours sur le point de disparaître.

Cette explication a le mérite de l'évidence.

Voilà pourquoi, éloigné de moi, il reprenait des couleurs, de la vigueur, et pourquoi sans doute il se trouve si bien de la compagnie de Nine, qui a ses instants de malice mais n'a jamais mis la pagaille dans le ciel des idées en remuant la tête.

.....

Quelques notes et interrogations relatives à la situation nouvelle.

- Peser le sujet. S’est-il étoffé dans l’aventure ?
- Ne serait-il pas plus raisonnable de le confier à une institution spécialisée ?
- Tester sa mémoire.
- Fouiller sa cellule.
- Sait-il compter ?
- (Oui, mais jusqu’à combien ?)
- Est-il susceptible de se reproduire ?
- (Oui, mais est-ce souhaitable ?)
- Ses cicatrices, d’où lui viennent-elles ?
- Aurait-il déjà vécu ?
- Si je le rase, son poil repoussera-t-il plus dru – ou sa laine plus soyeuse et bouclée davantage ? Pourrait-on filer ou tricoter celle-ci ?
- Quelle est sa sensibilité à la musique ?
- Aux chatouilles ?
- À la gégène ?

Puis, et sur ces points je donne raison à Nine, je dois savoir aussi ce que me vaut sa fréquentation assidue, quelle leçon valable pour la conduite de ma vie je peux tirer de cette étude – et de là évidemment quel profit –, ce qu’il m’apprend sur moi-même et sur le monde.

Je me suis découvert déjà une irritabilité que je ne soupçonnais pas, c’est un progrès.

Mon caractère envieux et vindicatif m’apparaît.

Une certaine étroitesse de vue et la mesquinerie de ma pensée me sont révélées par la seule vertu de cette stimulante compagnie.

Ma vanité me saute aux yeux.

Un grave défaut de confiance en mes moyens (qui par bonheur n’altère que modérément la grande estime en laquelle je me tiens) semble aussi me caractériser.

Je ne me connaissais pas cette pente à l'amertume, cette rigide intolérance, tout cela à présent ressort très clairement.

De même que l'extrême pauvreté de mon imagination, la vulgaire banalité de mes fantasmes sexuels, le profil crochu de mon désir.

En étudiant mon sujet, je me cerne aussi mieux moi-même.

Puis je médite son enseignement afin d'approfondir toutes ces belles qualités d'âme que je me découvre.

Mon intelligence s'ouvre et je cesse d'être pour moi cette torturante énigme.

Je sais désormais quelles sont mes qualités, de quoi est fait surtout mon génie singulier.

.....

Victor est arrivé sans s'annoncer.

Enfant déjà, il m'avait un jour surpris dans mon laboratoire comme j'étudiais les effets du cinéma pornographique sur le fonctionnement de l'appareil génital des quadragénaires bruns et très légèrement ventrus de l'hémisphère occidental à l'aube du XXI^e siècle en me prenant bravement comme cobaye afin que nul innocent ne pâtisse de ces redoutables expérimentations si elles venaient à tourner mal.

Cette manière de surgir à l'improviste n'est-elle pas la preuve de sa sournoiserie ?

Je soupçonne cependant sa mère de l'avoir convoqué.

Cette fois en tout cas (concernant les premiers faits que je viens de relater, je suis moins affirmatif).

L'air de rien, il me demande sur quoi je travaille en ce moment.

Curiosité nouvelle, je n'ai jamais pu intéresser ce jeune crétin à mes recherches.

D'ailleurs, ce jour où, ayant forcé ma porte, il m'avait dérangé en plein travail et ruisselant de sueur, son visage n'avait exprimé que la plus obtuse incompréhension, puis la vague répugnance qu'inspirent aux partisans du moindre effort les peines des hommes laborieux.

Victor a toujours comploté contre moi.

Il n'était pas né depuis trois jours que déjà il emplissait la maison de ses braillements et de ses cris !

Lacérant le virginal silence qui est la condition première de ma fécondité.

Mes travaux en souffrirent.

Je ne produisis durant ces années-là que de courts mémoires, des libelles prioritairement dirigés contre la puérité de nos contemporains impubères.

Je raillais leur petite taille et leur impéritie, leur scandaleuse inexpérience en tout domaine.

Nine prenait toujours fait et cause pour Victor dans les pugilats qui nous opposaient.

À peine étais-je assis sur sa figure qu'il fallait que je me relève.

Le sous-sol m'avait paru l'endroit idéal où aménager la chambrette de l'intrus.

Nine refusa tout net ma proposition, au prétexte que, dans cette cave humide et insalubre déjà à l'époque, grouillaient les rats et les araignées.

Comme s'il n'était pas fabuleux pour un enfant de grandir dans la nature.

Sa mère eut gain de cause une fois de plus et Victor sa chambre à côté de la nôtre.

La cave fut réservée aux séjours d'éveil et de formation.

Une variante du scoutisme pour enfant unique.

Victor y passa l'essentiel de ses vacances y compris l'hiver où le verglas qui se formait sur le sol favorisait la pratique des sports de glisse.

Il y a des privilégiés.

On peut voir encore sur les murs les dessins et inscriptions qu'il y grava (maladroitement) avec des os ou des arêtes, car sa mère en cachette le nourrissait de poulet ou de merlan alors pourtant que je lui avais prescrit un régime sans viande ni poisson.

Nos frères animaux ne sont pas des denrées alimentaires.

Puis sa portion diminuait d'autant la mienne.

Ni légumes non plus, car les enfants les ont en horreur et ma fibre paternelle vibrait de compassion quand j'imaginai l'avorton aux prises avec celles du haricot vert.

Je n'avais pas non plus la cruauté de lui offrir une orange pour Noël comme s'il avait été un petit miséreux des temps archaïques.

Poussant la magnanimité jusqu'à lui épargner aussi ce fruit, comme du reste tous les autres, chaque jour de l'année.

Je préparais moi-même à son intention un brouet roboratif qui tenait la semaine, avec même de petits morceaux d'os de seiche afin qu'il fît son bec.

Et puisque décidément j'allais devoir supporter cet héritier (qui peut toujours rêver) jusqu'à ce que ma responsabilité légale soit dégagée et lui avec séance tenante, j'avais conçu de le prendre pour sujet de mes recherches et de me livrer sur lui à des expériences qui feraient avancer à la fois l'anthropologie et la pédagogie, lesquelles, me semblait-il, s'embourbaient dans la même ornière et n'évoluaient plus beaucoup.

Ce fut pour moi une période heureuse, intellectuellement excitante, malgré les mines offensées de Nine et la réprobation muette qu'elle me manifestait en se refusant à moi.

J'aurais juré qu'elle avait le con cousu s'il ne m'avait paru invraisemblable qu'une aiguillée ait pu s'immiscer entre des cuisses si fermement serrées.

Tant pis.

J'appris à sublimer mon désir dont la force contrariée augmenta l'ardeur avec laquelle je me vouai à la science.

Victor était un sujet rétif.

La tête dans un sac, il ruait.

Il mordait la main qui le nourrissait au lieu d'avaler avec gratitude la tendre limace que celle-ci, telle la fauvette à ses oisillons, lui offrait pour la becquée.

J'aimais cette résistance, savez-vous.

Les plus grandes découvertes se font dans l'adversité.

Le génie de l'homme a-t-il jamais inventé autre chose que des machines à renverser les obstacles ?

Son cerveau philosophique roule des pensées qui se communiquent d'abord à son front de bélier.

Je m'efforçai également d'exciter l'appétit de Victor pour la terre et le sable.

Quand l'une manque, l'autre souvent est là à profusion.

Il n'y a qu'à se baisser.

Victor ne manquerait jamais de rien, veiller à cela est aussi le devoir d'un père.

L'homme est-il omnivore, oui ou non ?

Un bon maître, capable de modeler un esprit, ne saurait-il pas se faire obéir aussi d'un simple appareil digestif ?

Force me fut de constater, pourtant, que ce régime ne réussissait pas à l'enfant.

Moi qui suis de constitution robuste et si bien bâti même que les médecins les plus admiratifs ont pu parler d'une tendance morbide à l'obésité, comment avais-je pu enfanter ce maigrelet ?

Mystère de la génétique.

Certes, mais suivez mon regard.

La responsabilité de sa svelte maman était gravement engagée sur ce point.

Ah, cette taille de guêpe qui lui valut tant de compliments...

Il a pourtant bien fallu que notre fils s'extirpe de ce guêpier.

Indéniablement, Victor était rachitique par sa mère.

Je préconisais de le laisser aller nu, comme le fit très naturellement l'homme en son premier âge.

Puis à quoi bon lui acheter des vêtements qu'il garnirait si peu ?

Dans la pénombre de la cave, il n'était pas question qu'il bronze, mais ce teint livide, cette peau grise à peine rehaussée de luisances verdâtres, de qui les tenait-il ?

De quelle aïeule du côté maternel encore, modelée dans la cendre ?

Je désespérais de ce gosse.

À Nine qui osait me parler de séquestration, j'avais beau jeu de répondre, études à l'appui, qu'un animal en captivité vit en moyenne dix années de plus que dans la nature sauvage.

– Maintenant, si tu préfères, on le relâche dans la jungle.

Malgré tout, Nine contrariait le protocole scientifique que j'avais mis en place.

J'en eus la certitude le jour où Victor me réclama, je cite, *de la marmelade sur ma tartine, ah mais non, j'ai fini le pot hier avec mes potes, donne-moi de la gelée de coings*.

Le lendemain, je le surpris en train de travailler ses pointes et ses entrechats.

En soulevant sa paillasse pour m'assurer que les œufs de mon élevage de punaises avaient bien éclos, je découvris une collection fournie des classiques de la littérature !

Nine profitait aussi de mes absences pour sortir notre fils.

J'appris qu'il touchait du clavecin.

Qu'il pinçait de la harpe !

Son dribble attirait les recruteurs des plus grands clubs européens.

Une galerie de New York envisageait d'exposer ses gouaches.

On notait bien quelques approximations audacieuses dans ses traductions, à en croire les annotations de son professeur particulier de sanscrit, mais je n'en tirai qu'une satisfaction médiocre.

Mes rêves s'écroulaient.

J'avais réussi cependant à créer entre mon fils et moi une distance que rien jamais ne pourrait réduire.

Mince succès au regard des espoirs que j'avais placés en lui.

C'était bien la peine que je le saigne aux quatre veines.

Il grandit dans mon dos et bientôt me dépassa d'une tête.

Mais mon ventre pointait toujours davantage que le sien.

Ce garçon manquait décidément d'épaisseur.

Je l'expédiai en pension.

Un internat militaire et religieux.

Ne pensant évidemment qu'à son bien.

J'avais fait mon possible mais arrive toujours un moment où il est avisé de laisser faire les professionnels.

En matière de châtiments corporels comme en toute chose, la meilleure volonté du monde ne remplacera jamais une solide formation ni cette vocation pour la prêtrise que Dieu éveille dans les cœurs de certains élus.

Victor entreprit ensuite des études absurdes, de chimie, je crois.

Il dirige aujourd'hui une savonnerie.

Voilà que par sa faute je deviens ennuyeux.

Je sais qu'il vient parfois embrasser sa mère.

Je retrouve le soir au coin du lavabo un échantillon odoriférant de sa polluante industrie.

Or tout à coup, il joue avec moi au fils attentionné.
Après tout ce qu'il m'a fait endurer, c'est louche.
Je me dérobe à son inquisition.
C'est moi qui pose les questions.
Alors, mon garçon, toujours représentant en savonnettes ?
Ça mousse ?
Il ne relève pas, mais se détourne.
Un baiser sur le front de sa mère et le voilà reparti.
Je le mène encore comme je veux.
Grande fierté pour un père.

Peut-être devrais-je traiter mon sujet de la même manière, avec la même équanimité, avant qu'il ne m'échappe, en l'évitant ?

Ne pas m'approcher de lui, garder mes distances, prendre les voies de contournement.

Comment en effet le cerner plus sûrement ?

Est-ce mieux connaître le tigre que de finir dedans ?

Tourner autour du sujet me semble une stratégie plus astucieuse et s'il y faut un peu de sournoiserie, je saurai m'y résoudre.

La morale n'a pas à se mêler des sciences pures.

S'il y faut de la duplicité, j'en trouverai en raclant le cul de mon âme avec mes dents du fond.

Je mobiliserai tous les vices nécessaires à l'accomplissement de ma tâche, car celle-ci relève de l'intérêt supérieur et il s'agit de ne pas mégoter sur les moyens.

Si je fais mine à présent de m'éloigner de mon sujet, ce sera feinte, manœuvre d'encercllement.

Il demeurera le terme de ma trajectoire tortueuse, l'objectif secret de mon effort.

Nous possédons en nous-mêmes toutes les ressources naturelles dont nous avons besoin.

Sinon en nous-mêmes, dans le cercle qu’embrasse notre envergure.

Il suffit de savoir y faire affleurer l’eau, le charbon, le fer.

D’ordinaire, la seule patience s’y emploie avec succès.

Bien sûr, il faut être là, et voilà pourquoi j’ai le voyage en horreur.

C’est laisser sans surveillance ma source et ma mine pour me transformer en tâcheron butineur, en chiffonnier.

Nine rapporte quelquefois à la maison des catalogues d’agences de voyages.

Nous les feuilletons ensemble.

On y va ? me demande-t-elle ensuite immanquablement.

À quoi je réponds avec le même enthousiasme : mais nous en revenons !

Le palmier, le lagon, les dunes, les chutes d’eau formidables, le canyon, tout cela est désormais derrière nous.

C’était bien.

Un peu long sur la fin peut-être, j’ai sans doute pu m’assoupir un moment, mais ça valait le feuilletage.

Hier soir encore, nous nous sommes transportés à Valparaíso, à Kairouan et Bangkok sans céder pour autant un pouce de notre terrain.

De beaux souvenirs.

Une bonne chose de faite.

Serait-ce donc parce qu’il ne reste pas en place que mon sujet plaît tant à Nine ?

Elle a exigé, comme autrefois avec notre jeune savonnier, que la porte de la cave reste ouverte afin qu’il puisse aller et venir à son gré dans la maison.

Calamiteuse initiative.

Alors que je commençais enfin à le circonscrire, il se dérobe à nouveau.

Il n'a même jamais été aussi insaisissable, aussi fuyant.

Il se cache sous son ombre.

Il disparaît dans les courbes de son empreinte sinueuse.

Et pourtant il m'arrive encore de croire qu'il va m'être donné comme l'eau, pareillement, d'un seul jet dru et limpide, quand j'ouvre le robinet.

Ou qu'il va m'apparaître comme la lumière, à la place de celle-ci peut-être, d'un bloc, quand j'appuie sur l'interrupteur.

C'est qu'il n'est pas loin, je le sens prêt à jaillir, à se livrer sans façon pour justifier mon existence.

Il ne peut être que là, dans ce tiroir que je tire si brutalement que je l'arrache de la commode et qu'il me tombe sur les pieds, répandant son contenu de brimborions et de paperasses, le petit détail de la vie mesquine qui nous est faite, il n'y est pas.

Pas là non plus, ce qui restreint le cercle de mes recherches.

N'existerait-il que par élimination ?

Je ferme des pistes, je ratisse la zone.

Sous mon lit, avec les monstres de l'enfance inquiète qui sont en réalité des moutons bien inoffensifs ?

Non.

Sur l'armoire, avec l'arme prévue pour la légitime défense ou la délivrance du suicide, qui sont souvent une seule et même chose, le même acte héroïque ?

Non.

Mais il me semble pourtant qu'il est passé par tous ces lieux.

Je relève partout sa trace.

Un léger déplacement de poussière.

Serait-il au fond de la poche du vieux manteau que je ne porte plus ?

Reste le trou par où il s'est enfui.

Entre les pages des livres de ma bibliothèque ?

Je secoue ces derniers un à un : vol de cartes postales, de facturettes, de tickets de bus, de plumes, de poils et de cheveux.

Je m'éparpille.

Je jonche lamentablement le sol comme un boxeur KO.

L'occasion de vérifier sous le tapis : seulement les miettes, les rognures d'ongles et quelques vagues autres turpitudes qui témoignent de mon allègre laisser-aller.

Puis l'espoir renaît : deux pieds dépassent du rideau.

J'ai retrouvé mes pantoufles.

À moins qu'il ne soit derrière moi, ventousé à mon dos, à mes reins ?

Mais je peux bien faire volte-face subitement, il tourne avec moi.

Il est au creux de ma nuque, de mon genou.

Ou quoi ?

Il rase les murs, dans mon ombre cette fois, et si je m'en écarte brusquement pour le surprendre, il reste dans le lierre.

A-t-il son nid dans mes cheveux ?

Je n'en ai plus beaucoup pourtant. Le peigne me griffe comme un aigle.

Va-t-il m'emporter dans son aire ?

Trois poils sur le caillou, maquis pour ce pou encore, pour l'idée si mince que je me fais de lui.

Mais il me démange jusqu'aux mollets.

Serait-il dans mon corps, sous ma peau, comme la gale ?

En travers de ma gorge plutôt, je n'en serais pas surpris, souvent ma voix déraile, se brise ou s'éteint.

Dans mon intestin plus vraisemblablement, unique faune de sa flore dévastée.

Comment l'évacuer ?

Comment le vomir ?

J'avale des chardons – et si c'était encore nourrir cet âne ?

Je cours autour de la maison pour le faire sortir avec ma sueur – et s'il prenait plutôt mes muscles, s'il durcissait sa position ?

Quelle meilleure planque pour lui que le ventre de l'homme lancé à ses trousses ?

Et comment réduirais-je son avance sans me priver des plaisirs de bouche ?

On a de toute évidence cessé de rire.

Je devrais peut-être disposer des pièges.

Le sous-sol est trop vaste, encombré de saletés et de vieilleries, toute cette brocante de nos vies antérieures qui s'accumule sans trouver preneur.

Il y a là pour lui mille cachettes idéales, les tiroirs des meubles vermoulus, les valises défoncées, les sacs de vêtements, les caisses de livres, les jouets cassés de Victor, son baby-foot disloqué ressemblant plutôt ainsi, couché contre le mur, à une rôtière, avec ces brochettes de joueurs coudes au corps parmi lesquels il doit pouvoir se fondre, même s'il s'en distinguera bientôt par la qualité très supérieure de son dribble, je passe des heures à le traquer dans ces décombres.

Immanquablement, je finis par envoyer des coups de pied à droite à gauche, mais j'ai beau renverser ces caisses, secouer ces loques, mon effort ne lève qu'une fumée sans feu.

Je sors de là blanc de poussière, couvert de salpêtre et de toiles d'araignée que je regrette d'avoir déchirées : elles l'auraient sûrement plus vite capturé que moi.

Au mieux, j'aurai vu luire une seconde entre deux effondrements son écaille scintillante, un éclair fulgurant qui me signale moins sa présence que sa disparition à nouveau, son évanouissement hors de mon champ

d'investigations, comme s'il s'agissait de son principe même, de son mode d'être.

Et je passe alors le reste du jour à interroger ce souvenir, à tenter de ressaisir par la pensée cette sensation fugace, cet instant où j'ai pu croire que je le tenais, jusqu'à ce que cette remémoration forcenée m'ôte toute lucidité et que le pain du jour à son tour soit complètement rassis.

.....

Plusieurs options à ce stade.

Je recrute quelques solides gaillards armés de gourdins et nous lui tendons une embuscade.

Oleg me doit un service.

Oleg saura où trouver la main-d'œuvre compétente.

Je caresse un moment ce doux projet.

Mais mon sujet est de faible constitution – au moins une chose dont je suis sûr, la seule que je peux affirmer au terme de ces premiers mois d'étude –, un coup asséné par une de ces brutes pourrait avoir excessivement raison de lui.

À l'inverse des dentellières, les brutes sont ordinairement plus douées pour le trou que pour la maille.

C'est pourquoi j'hésite aussi à recourir à un piège.

Nul doute qu'un appât bien choisi le ferait sortir de sa cache, mais le clapet de fer de la tapette en se rabattant lui briserait le cou si même il ne le sectionnait franchement.

Savoir alors si ces deux tronçons animés encore par la vie de leurs nerfs ne régénéreraient pas leurs cellules, formant alors deux sujets distincts, possiblement sans rapport avec le premier de surcroît, ce qui m'obligerait à repenser les fondements mêmes de cette étude, à la réordonner selon de nouveaux postulats, en usant d'une tout autre méthodologie.

Puis ces deux sujets pourraient bien n'avoir plus aucun lien entre eux, pas même une fibre sanglante, un fil de peau, un soupçon d'affection fraternelle.

Auquel cas, il me faudrait bien négliger l'un d'eux puisque je n'ai jamais su mener de front deux entreprises, en particulier deux entreprises d'une telle ampleur, porteuses de tels enjeux.

Lequel privilégier ?

Et quel sera le sort de l'autre, abandonné à lui-même ?

Et s'il se révélait si nuisible que s'en trouveraient complètement annihilées les conséquences heureuses pour le monde du soin que j'aurai pris de l'autre ?

Et alors tous mes efforts, tout ce labeur n'auront servi à rien.

Perspective accablante.

Il me le faut vivant.

Et parfaitement indemne cependant.

Il existe des souricières ou des nasses pour ce genre de capture.

J'ai laissé pourrir des têtes de poissons afin de l'allécher.

Je les dispose élégamment, comme on dresse une assiette – mon sujet est sensible aussi à toutes ces futilités esthétiques, je le crains –, au centre d'une cage de fil de fer munie d'une porte à clapet qui se refermera sur lui dès qu'il sera dedans.

Les premiers effets de cet appât sont encourageants.

Fuite éperdue de tous les herbivores dans un rayon de trois kilomètres.

Plaintes du voisinage.

Visite des pompiers.

Dégradation des murs mangés par la moisissure.

Dermatoses purulentes sur le cou et les poignets de Nine.

Séjours plus brefs et plus rares de Victor qui craint pour sa réputation de savonnier.

Les attaques de requins se multiplieraient sur le littoral, de plus en plus près des plages.

Le retour du gypaète barbu a été signalé dans les squares du centre-ville.

La laïcité s'impose en douceur dans ce quartier déserté par les dieux.

Il est question d'annuler la fête de la musique.

Deux jours suffisent désormais pour obtenir un très gouleyant vinaigre de vin bonifié à partir des grands crus conservés dans les caves de la région.

Les nappes phréatiques de Cologne s'assèchent.

Les progrès du désert ce trimestre sont impressionnants.

Les magnifiques couleurs de l'automne flamboient comme jamais dans les jardins en ce début avril.

Le fou rire de la hyène et de la mouette devient communicatif. La taupe pouffe.

Et la joie nous fait tituber.

Mais la nasse reste vide.

L'idée me traverse, je le confesse, de retourner à la poissonnerie pour acheter cette fois un homard encore cliquetant et de le mettre subrepticement dedans comme font les pêcheurs bredouilles, mais ce faisant je ne saurais me tromper moi-même – il me faudrait feindre un peu plus tard la surprise de l'y découvrir, pousser des exclamations, esquisser quelques pas de danse – prendre auparavant des leçons, donc –, je suis las à l'avance de cette comédie.

Presque certain qui plus est de ne pas réussir à me rouler dans la farine.

Et quand bien même, si je parvenais pourtant à me berner – car je suis un mystificateur assez convaincant, toujours persuadé par exemple d'avoir été follement aimé par ma voisine d'enfance, Euphémie, alors que chacun sait qu'elle se moquait de moi perfidement dès qu'elle en avait

l'occasion et glissait des morceaux de fromage dans mes poches pour faire croire que je puais et dévissait les roues de mon vélo dans l'espérance que je me briserais le plus d'os possible en chutant dans notre rue en pente et dut renoncer à son dessein de me dénoncer à la Gestapo uniquement parce que la guerre avait pris fin longtemps avant notre naissance mais aussi parce que de toute façon je n'aurais certainement pas commis l'erreur naïve de m'engager dans la Résistance –, que ferais-je de ce homard ?

Quel rapport avec mon sujet ?

Franchement ?

De fureur, je piétine la nasse et mon pied se coince dans le grillage.

Ça y est, je me tiens !

Et tout s'achèverait avec cet épilogue ironique ?

Mais non, ce serait trop simple.

Ou trop beau.

Une solution de facilité, en somme, c'est mal me connaître.

Je secoue ma jambe et me dégage.

Puis je tombe à genoux, et je pleure.

Je pleure la fin d'un monde et l'avènement du prochain.

L'innocence flétrie, la foi bafouée, les promesses d'amour non tenues, la cruauté abjecte des petites voisines prénommées Euphémie.

Mes larmes brouillent mon regard.

À un moment, je vois se profiler mon sujet à travers les gouttes, un peu voûté sous cette averse, déformé par l'effet loupe, grossi mille fois – comment a-t-il pu m'échapper ?

Il prend toute la place ! Il occupe tout l'espace !

Il n'y a que lui.

Il est si considérable que je ne peux le tenir entier dans mon regard.

Je ne vois qu'un détail et ce détail lui-même ondoie, chatoie, irisé peut-être par le prisme de ma larme.

Ce pourrait être plutôt un éclat de carcasse de homard, bleu nuit piqueté de vert, d'ocre et de rouge.

Me serais-je réellement pris à mon propre piège ?

Je manque de prudence.

J'ai trop négligé jusqu'à présent le pouvoir de nuisance dont ce rare spécimen est possiblement doué : son souffle délétère, son regard foudroyant, son venin.

J'en éprouve pourtant les effets.

Mon cheveu se raréfie, ma peau se distend et se ride, ma libido décline.

Pourquoi s'émousse ma pointe de vitesse en même temps que s'use l'émail de mes dents ?

À chaque fois que je me surprends dans un miroir, j'ai l'impression de me rencontrer après vingt ans d'absence.

Vingt années passées dans des contrées hostiles où le froid brûle.

Et j'aurais chopé là-bas de bien terribles maladies.

J'ai perdu le goût des joies simples.

Ma paupière clignote, la nuit étoile et le jour papillon. Elle fait aussi le spectacle.

Il y a dans mon oreille un bourdonnement incessant qui rend également superflus le frelon et l'orage.

Je n'ai plus d'appétit.

La fatigue de tant dormir me réveille régulièrement.

L'idée de m'inscrire pour une croisière organisée dans les îles grecques m'a traversé l'esprit. Voilà désormais le genre de pensées qui naturellement lui viennent (auparavant, il s'agissait pour lui de faire prospérer l'héritage philosophique de l'Attique).

J'ai encore la force de les chasser avant d'entreprendre vaillamment mon tour de quartier quotidien.

Une canne me sera bientôt nécessaire.

Mes jambes flageolent après quelques mètres et j'ai depuis un moment d'étranges tremblements dans les doigts.

Même ma voix chevrote, ce qui me laisse d'ailleurs opportunément le temps de trouver mes mots. Ils ont tendance à se dérober.

Ma mémoire de plus en plus souvent me trahit. Je ne sais plus évoquer avec précision que des souvenirs d'école : ma lutte acharnée à l'entrée du défilé des Thermopyles, la fois où je pris la Bastille, la fois où j'envahis Sébastopol.

Or je ne suis pas encore le doyen de l'humanité. Je n'aurai pas la naïveté de mettre toutes ces avanies sur le compte de l'âge.

Un être aussi néfaste existe-t-il seulement ?

Il me vient le soupçon que je pourrais être trompé par une chimère, une illusion enfantée par mon esprit.

Certes, il m'est arrivé de voir mon sujet, son reflet fugace, sa silhouette furtive, son ombre parmi les ombres.

Mais il y eut aussi des témoins oculaires pour décrire le basilic ou le catoblépas. Ils étaient de bonne foi. Le cerveau invente ce qu'il redoute. La force de suggestion du fantasme produit parfois des hallucinations qui semblent plus réelles que les choses familières vues à travers la vitre du train des jours et qui s'estompent dans l'indifférence de notre regard.

À moins encore que celui qui le premier a parlé de la licorne n'ait été victime d'un leurre, comme moi-même aujourd'hui peut-être.

Une corne de narval fixée sur le chanfrein d'une jument blanche : l'illusion est parfaite.

Pour le cas qui m'occupe, on a pu pareillement se jouer de ma crédulité.

Mais qui ?

Et pourquoi Gorius a-t-il agi ainsi ?

Aura-t-il voulu se débarrasser d'un rival qui déjà le supplantait en tout domaine – et je ne suis plus qu'à une unité du dernier record qu'il détient encore : le nombre de verrues sur la face –, et m'aura-t-il délibérément lancé sur cette fausse piste, à la fois pour m'éloigner de son champ de recherches et pour finalement m'humilier et me ridiculiser en révélant la supercherie devant le collège de savants auxquels je présenterai mes conclusions ?

C'est lui alors qui aurait cousu ces peaux, greffé ces antennes et ces palpes, perfidement conçu ce monstre – pour me terroriser aussi, pour me rendre fou.

C'est lui, c'est Gorius qu'il fallait enfermer dans cette cave !

Avec lui, j'aurais su de quel instrument user : la scie.

J'en possède justement une que j'ai laissée rouiller dans cette intention. Les dents en sont peut-être un peu émoussées, qu'importe.

J'appuierai.

Je pèserai de tout mon poids, qui n'a jamais augmenté que dans ce but.

Ce soir, je reprendrai de la soupe.

Ce n'est pas un chêne non plus, Gorius. Le pauvre vieux, son os doit être aussi poreux que sa cervelle.

Il est temps de rouvrir son nombril pour lui injecter de nouveau nutriments nécessaires à son bon développement.

Des sels minéraux, il doit s'en trouver dans les parpaings.

Puis j'immergerai le corps dans un lac.

La vie est sortie de l'eau. Il se régénérera à cette source. Il prendra une autre dimension.

Ne possède-t-il pas les facultés remarquables de l'éponge ?

Et s'il absorbe surtout l'encre des tables voisines de la sienne, il en a indubitablement la fibre.

Il sera dans son élément.

Mais je me laisse détourner de ma tâche par ces rêveries délicieuses, malheureusement improductives.

Et pendant ce temps-là, la situation devient préoccupante.

Il y eut d'abord ces craquements inquiétants dans nos murs. Les lames du parquet grinçaient sous nos patins de feutre comme si douze couples valsaient dans notre salon.

Puis Nine m'a désigné du doigt le sol de la cuisine, un creux sous le linoléum qui s'élargit insensiblement de jour en jour. Nous contournons la zone. J'ai tracé autour un cercle de craie. Pas de doute possible, la dépression s'élargit.

Et il y a cette odeur.

D'humidité ? De moisissure ?

De champignon, précise Nine.

La maison crépite de petits bruits secs. Pas une pièce n'est épargnée.

On ne sait si ça grimpe ou si ça descend – mais ça progresse.

Les ardoises du toit se soulèvent comme les écailles du lézard à collerette quand la colère ou la peur le hérissent.

La peinture des plafonds se détache par plaques, on dirait que des griffes la grattent furieusement depuis l'autre côté : il est là, dans le vide derrière les cloisons, dans les encastrement, les faux plafonds, dans les combles, agrippé ou ventousé à la charpente, plus térébrant qu'il ne le fut jamais pour l'os de mon crâne.

C'est dire.

La cohabitation devient chaque jour plus difficile.

Je crois le surprendre au grenier – les plinthes du couloir en bas gonflent alors d'un coup, leurs petits clous sautent un à un.

L'un d'eux s'est fiché dans mon mollet comme un dard de frelon. La piqûre s'est infectée rapidement. J'ai dû faire éclater entre pouce et index un énorme furoncle enflammé, gorgé de pus.

Mon sujet se multiplie en filaments duveteux. Il souffle ses spores pernicieuses dans la moindre fente ou lézarde.

Nos meubles ne sont pas épargnés.

Nine me tient pour responsable. Voilà les effets de ta hantise, me dit-elle.

Et je l'ai vue briser au-dessus de mon verre une ampoule de produit fongicide et l'eau de mon bain, hier soir, avait aussi une coloration inhabituelle, mais cela peut-être plutôt parce que, entièrement requis par mes travaux, j'ai négligé mes ablutions ces trois derniers mois, n'ayant plus de l'eau que le souvenir peu enthousiasmant d'une chose tout juste potable. Ce triste miracle quotidien de nos vies où le vin se dilue.

J'hésite moi-même sur les mesures à prendre – desquelles seul m'apparaît le caractère d'urgence.

Je brosse les boiseries, j'arrache les revêtements et passe les maçonneries à la flamme.

Ce faisant, je l'admets, je manque de conviction.

Mon but est de réduire son champ de nuisance sans le tuer pour autant.

Puis il s'est si bien mêlé à la structure de la maison que la question est maintenant de savoir s'il est possible de l'en extraire sans jeter bas le bâtiment, sans y foutre la foudre et réduire encore ses décombres à coups de masse – car je possède une masse, laquelle je destinais pourtant à un autre usage.

Et cette poussière, l'épandre dans le désert brûlant.

Ces cendres, les noyer dans les mers de glace.

.....

Un pan du toit s'est effondré.

Raté : je n'étais pas dessous !

Tout porte à croire pourtant que l'acte était prémédité et qu'il me visait personnellement.

Mon bureau se trouve là, démoli, enfoui sous les gravats et madriers.

Ordinairement, j'y travaille à l'heure où le désastre s'est produit.

Par un concours de circonstances tout à fait hasardeux et imprévisible, pour le coup, je suis sorti délivrer le nouveau chat de la voisine, incapable de redescendre du cerisier.

Ses miaulements déchirants perturbaient mon travail.

Je lui tendais une perche secourable et tentais de le faire choir en lui frappant les flancs, lorsqu'il y eut ce fracas dans mon dos.

Quand je me retournai, tout était à terre déjà et calme étrangement.

Une fumée de poussière stagnait au-dessus des décombres.

Deux minutes plus tôt ou plus tard et j'étais mort.

Je dois la vie aux facultés restreintes de cet animal de gouttière, si peu arboricole.

L'attentat n'est cependant pas sans conséquences, outre que Nine y a perdu la vie, je n'ai pu sauver que ce journal de travail, oublié au sous-sol.

Mais tous les résultats de mon étude, tous mes calculs – et le théorème imparable auquel ils aboutissaient – sont à présent ensevelis sous les ruines, à jamais perdus.

Tracés dans la fièvre de la découverte, dans la vérité de l'instant, sublimés par la transe, ils prenaient vie sur le papier, je n'avais pas le réflexe cupide d'en encombrer ma mémoire.

Ce journal, comme on peut le deviner, est toujours en retard sur les avancées foudroyantes de mes recherches. Mon sujet se savait cerné, décrit dans le détail, cette fois tout à fait maîtrisé.

Il a fallu qu'il fasse tout sauter pour m'échapper encore.

Il a opté sans hésiter pour la plus fatale destruction.

Choisira-t-il aussi de ravager cette planète plutôt que de se laisser reprendre ?

Dans les pièces épargnées de la maison, sous les plafonds, j'ai dressé des étais de fer. Qu'il essaie un peu ses petites dents là-dessus, notre castor !

Les pompiers alertés par la voisine – de quoi je me mêle ? – ont dégagé le corps de Nine.

L'accès à mon bureau lui était pourtant interdit, par arrêté conjugal en bonne et due forme et querelles afférentes.

Son index était crocheté encore à l'anse d'une tasse de café : le prétexte qu'elle avait trouvé pour me surprendre dans mon travail.

J'abandonne généreusement à Victor, accouru avec des larmes d'enfant plein la frimousse – à bientôt trente ans ! – le soin d'organiser les obsèques, car ma vie continue.

Il y aura encore des aurores frileuses et des couchants magnifiques.

Le lilas fleurit, un couple de merles y construit son nid : il ne se passe jamais rien dans ce monde.

Une place restait vacante dans le tombeau de ses parents, Nine n'y sera pas plus mal qu'ailleurs.

Je suis sûr que je me souviendrai d'elle avec tendresse quand mon deuil aura pris fin et que sera donc retombée cette exaltation joyeuse des premiers jours.

Quant à l'autre, il vient de commettre une grave erreur en me réduisant à l'état de veuvage. Il perd sa seule alliée, pour ne pas dire sa complice, celle qui savait encore parfois me distraire de ma quête, de ma traque, avec ses ennuis domestiques, ses objurgations et sa sollicitude.

Repose en paix, Nine.

Pour ce qui me concerne, il ne fait aucun doute que je vais dormir comme un bébé.

.....

Se pourrait-il pourtant qu'il soit mort lui aussi dans l'éboulement ?

Mon sujet me laisse curieusement tranquille depuis le jour du sinistre.

Un grand vide a pris sa place en moi. Comme si j'étais devenu creux, que la substance de mon être avait été aspirée, tous mes organes dissous.

Ce n'est pas une sensation désagréable. Elle s'accompagne d'une légèreté inaccoutumée.

On me cueillerait avec un filet à papillons !

On me tuerait avec un coton imbibé d'alcool !

On me transpercerait le corps avec une épingle pour me clouer sur une planchette de liège !

Il savait la charpente de la maison ; se pourrait-il qu'il ait dans le même temps miné mon squelette d'homme fier et droit, si bien que me voici aussi effondré qu'elle ?

C'est ainsi, par cette double invasion térébrante, ce double forage, qu'il serait parvenu à ses fins : m'anéantir corps et biens.

Je suis semblable à un spectre désœuvré errant sans but dans son château en ruines.

Il me reste juste assez de conscience pour ressasser mon tourment.

L'expérience nouvelle de ne plus peser est une joie qui s'épuise vite. Je comprends mieux les longs ululements des fantômes.

J'aspirerais presque à retrouver mon boulet.

Il me manque, ou quoi ?

Me serais-je à mon insu pris de passion pour lui ?

Il court comme un air de flûte dans mes os longs et courts. Il s'est substitué à la moelle qui les garnissait pour satisfaire l'appétit des chiens et des loups de rencontre. C'est là peut-être que je dois maintenant le chercher, fiché en moi comme un vice.

Avant d'ouvrir le corps, de tailler à vif dans la chair – opérations radicales, certainement douloureuses, auxquelles pourtant je saurai me résoudre s'il le faut –, il me semble que s'impose un diagnostic des symptômes apparents en surface et c'est pourquoi, au risque de froisser ma modestie en me contemplant nu, je me déshabille et me présente en pied devant le miroir de ma salle de bains.

Ce miroir, je le note, a miraculeusement résisté à l'ébranlement qui a soufflé toutes les vitres de la maison lorsque celle-ci s'est affaissée.

On peut tout à fait n'y voir qu'un hasard puisque la crédulité n'est pas un délit passible de prison : ne se rencontre-t-il pas partout des hommes exprimant à genoux leur gratitude au dieu souverainement bon qui a créé ce monde ?

Nombreux aussi, ceux qui s'obstinent à ne pas mourir alors que cette obstination ne sera pas récompensée. Il n'y aura jamais qu'un doyen de l'humanité.

Bon.

Il est indéniable que l'athlète a changé de catégorie.

La musculature puissante de mes épaules et de mes pectoraux a fondu pour se rassembler plus féroce en boule au niveau de l'abdomen, si bien que la masse totale est équivalente.

Comme je suis dorénavant couvert d'une toison grise et bouclée, j'ai plaisir à constater que je reste assez effrayant.

Je vois mal, par exemple, une petite créature dénudée de vingt ans venir me chercher querelle.

L'organisme développe des ruses merveilleuses pour éloigner d'un individu ses prédateurs naturels.

Tel papillon se pare de la livrée du bourdon dont se méfie l'oiseau et, moi, je n'ai plus rien à craindre non plus de l'essaim des demoiselles, lesquelles, à la vue de mon apparence nouvelle, ne peuvent se douter de ce qu'elles perdent, ni l'oiseau deviner que le papillon est toujours lui aussi ce mets délicieux fourré de liqueurs revigorantes.

Nous cachons bien notre jeu.

Mon corps entend demeurer disponible pour la seule empoignade qui importe désormais à ses quatre membres, au cinquième aussi d'ailleurs, assez piteusement blotti pour l'heure dans son nid de poils, mais croirait-on en le voyant que l'aiglon soulèvera un jour de bêlantes chevrettes ?

Le monde se dérobe à mon appréhension parce que mon désir est mort avec l'objet qui l'exaltait, qui sans cesse le ranimait.

Je n'ai pas faim. Je n'ai pas soif. Je laisse blettir le fruit et l'eau croupir.

Voyez, les effets de ma désertion se manifestent déjà : le monde est en train de pourrir.

Il me manque. Voilà, c'est dit.

Il me manque, je le confesse.

Je le hurle, il me manque, mon vieux camarade, l'objet de tous mes soins, le doux sujet de mes méditations.

Nos jeux me manquent. Comme nous roulions ensemble, enlacés, sur les pentes douces !

J'aimais lui gratter le ventre.

Ce matin, j'ai retrouvé sa balle dans l'herbe, oh dieu, et j'ai pleuré, oui, en passant le pouce sur la joue de caoutchouc si joliment vérolée par ses mordillements.

Et ces courses au petit matin, ces siestes partagées dans l'ombre du cerisier, ces pommes que nous croquions d'une seule et même bouche !

Le sentiment de ma perte s'étend à toute chose, jusqu'à Nine même de laquelle j'ai médité, je le crains, dans ce journal, qui fut bien patiente, pourtant, bien aimante, qui me donna ce fils, Victor, la fierté de ma vie, si riche des qualités qui me font défaut et qu'il doit toutes à sa chère mère.

Ce temps heureux que je maudissais, comme il me semble loin !

L'ennui que j'éprouvais alors à chaque seconde, je ne comprenais pas qu'il s'agissait du bonheur même – massif, implacable –, lequel ne se donne jamais que sous des noms d'emprunt et des formes biaises et se montre après coup seulement, quand nous nous retournons.

Alors il nous apparaît un instant, nous le voyons furtivement qui se drape dans les longs voiles de la nostalgie et du regret : il se destine au couvent parce que nous l'avons négligé quand il s'offrait dans toute sa candeur, parce que nous n'avons pas voulu de lui.

Résolutions

- M'efforcer de reconstituer mes notes et mes calculs.
- Fouiller consciencieusement les décombres.
- Reprendre l'intégralité du corpus.
- Faire le tri dans mon carnet d'adresses (rompre avec Gorius).
- Fleurir la tombe de Nine.
- Contacter A.
- Remplacer les vitres (et le miroir).
- Pratiquer la gymnastique.
- Opter pour une alimentation plus saine.
- Prendre des leçons de piano.
- Prévoir un séjour linguistique à Londres ou Dublin.
- Quid des implants capillaires ?

Tout l'appareil critique que j'avais élaboré est enfoui sous les gravats. C'est la perte la plus dommageable.

J'avais annoté le corpus entier. Des références longtemps recherchées, tous les recoupements établis dans les correspondances et les écrits dispersés, un travail énorme.

J'avais exécuté à la sanguine un portrait très ressemblant du sujet (un petit dessin, on le sait, vaut mieux qu'un long discours), une série de schémas périphériques minutieux et de croquis comprenant vues dorsales, latérales, et plans de coupes transversales et longitudinales.

Tout cela est perdu irréversiblement.

Je tenais fermement mon sujet et il me vient à l'esprit qu'il a pu ronger aussi le bois de charpente de ma maison dans le but de recouvrer la liberté, de redevenir cet inclassable spécimen, échappant à toutes les catégories, comme le voulait jusqu'alors sa réputation.

Or il est certain qu'après la publication de ma monographie, son cas eût semblé d'un coup moins mystérieux et, par-là, moins fascinant.

J'avais percé l'énigme, démonté le système rouage après rouage.

Tout repose en somme sur des enchaînements assez simples, pour ne pas dire simplistes, une logique aberrante apparemment dont il suffit pourtant d'éclaircir le premier mot pour décoder la suite aisément. Un tricot qui se défait sans effort si l'on tire sur le bon fil – mais qui resserre ses mailles si l'on se trompe, ce que les commentateurs précédents – je ne citerai personne mais un certain G. devrait avoir un mouvement de recul et pousser un cri d'horreur en se reconnaissant – ont fait hélas bien malencontreusement, ne parvenant qu'à rendre plus opaque encore et nébuleux notre sujet.

Moi, j'avais compris d'où cela procède, à quel principe cela obéit, à quelle chimie.

Au lieu de m'acharner sur cette figure impénétrable, incompréhensible, j'avais tranché d'un coup l'élastique du masque,

révélant la face candide, lisible comme un livre ouvert et ennuyeux tout autant, qui se cachait derrière ses plis et ses rides : une tête comme une autre, dénuée de caractéristiques singulières, extrêmement commune et tout à fait insignifiante.

J’imagine que la menace de ces prochaines révélations lui aura été intolérable.

Et c’est là pourtant que mon sujet – lequel je croyais désormais sans secrets pour moi – a réussi à me surprendre.

En dépit de mes recherches généalogiques, poussées assez loin derrière, pas un instant je n’avais sérieusement cru à son appartenance à la famille des xylophages (dont il doit constituer plutôt, en vérité, quelque bâtarde sous-espèce dévoreuse de papier).

.....

Déblayons.

Geste qui ne m’est pas naturel. J’ai au contraire tendance à accumuler.

Et je ne parle pas que des revers sentimentaux et des déconvenues professionnelles.

Mais bien sûr aussi des fiascos sexuels.

Timbres et fossiles, j’ai poursuivi jusqu’à un âge avancé ces absurdes collections d’enfant.

Plus tard, je les ai offertes à Victor qui a collé les premiers sur les seconds.

En revanche, sa collection de savonnettes d’hôtel était impressionnante et – contrairement à ce qu’ordonnait pourtant la logique constitutive de l’objet – ne cessait de croître. Nos connaissances – celles de Nine – lui en rapportaient de leurs voyages.

Sa pièce maîtresse, au lait de yack, provenait de Choyr, Mongolie.

Une vocation.

Nos enfantements ne font que polluer nos sources.

Croyez-vous que Victor proposerait de m'aider à déplacer ces pierres et ces poutres ?

Vaquant toujours dans les parages aux dernières formalités d'anéantissement de sa pauvre mère – ça traîne, comme si l'administration sidérée ne réalisait toujours pas et refusait d'admettre l'irréremédiable –, il m'a pourtant vu suer dans les ruines.

Il a cru que je cherchais à récupérer des objets, des bijoux. Il m'a traité de charognard.

Qu'il retourne donc souffler ses bulles de lavande, il ne comprendra jamais rien à ma quête.

Il ne faut pas craindre d'en passer par l'ordure ; vanner toute la boue de la rivière pour trouver une paillette d'or.

Va, fils indigne et parfumé, quand j'aurai fini de soulever les pierres et de dégager les gravats, j'aurai peut-être recours à ton industrie.

Tout gris de poussière, je te demanderai conseil pour un savon.

Rien.

Le débris de ma vie passée, et c'est tout.

Ce tout tordu, pilé, écrasé, pulvérisé.

De beaux restes, en somme.

Ne serait-ce pas ainsi mieux qu'avant ?

Incontestablement, le petit ordre domestique gagne en poésie quand choit une météorite sur la table basse du salon.

Le verre, nous le voulions invisible, nous le fabriquions non sans perversité pour le faire disparaître : ses éclats en révèlent l'éclat.

Le buffet, poussé contre le mur comme un tas de bûches, n'avait pas si bien rompu avec l'arbre – fracassé, il évoque la tempête et la foudre, le castor et le hibou.

Il y avait bien une bête féroce tapie dans le tapis ; tout son pelage hérissé en atteste : elle va mieux.

Dois-je me féliciter de ces premiers résultats ?

Grâce à mon traitement du sujet, n'y a-t-il pas déjà davantage de beauté en ce monde ?

Allez, l'affaire est pliée.

J'ai réussi.

Je m'assois sur un bloc, j'essuie la sueur sur mon front. Mais je ne compte pas en rester là. La satisfaction n'est que la forme triomphante du renoncement et même du défaitisme.

Ce chantier de ruines ne constitue qu'une étape. J'ai d'autres ambitions.

Il fallait en passer par là, maintenant je n'en doute plus.

Ma maison démolie est l'œuf brisé de mon sujet. Je perds mon temps à chercher celui-ci dans les fragments de sa coquille.

Il n'est plus là.

Il est parti.

En chasse !

Oleg m'aidera à le retrouver.

Il me doit un service.

La caisse est devant ma porte. Une caisse en bois.
Vite la rentrer avant qu'elle n'attire l'attention du voisinage.
Comme elle pèse ! Ça ne peut être que lui.
Heureusement, j'ai un diable.

Je la porte au salon.

De l'intérieur, me parviennent des grommellements, des coups sourds.

Oh, c'est bien lui !

C'est même tout à fait lui.

Je craignais qu'il ne fût retourné chez Gorius, qu'un mauvais instinct ait pu le ramener dans son antre comme le bousier revient à la bouse.

Il y a en lui incontestablement la tentation de l'avilissement, de l'anéantissement peut-être même, une pente vers l'abîme.

Chez Gorius, il eût trouvé cette fin lamentable ; il eût rejoint l'ordre de la banalité où disparaître parmi les non-phénomènes, agrégé abusivement à quelque sous-espèce bien connue, largement représentée et comptant d'innombrables sous-spécimens.

Il se serait aboli dans la série, massicoté au format, réduit à ses plus grossières caractéristiques.

Moi, je m'intéresse aux linéaments de son idiosyncrasie, je veux connaître ses traits les plus fins et les révéler au monde.

Phalanges repliées, je toque contre la caisse.

Le remuement cesse à l'intérieur.

Il doit se sentir oppressé là-dedans, j'y pense soudain. Les planches sont parfaitement jointoyées.

L'air pénètre-t-il seulement ?

Possible qu'il vive sur ses réserves, ses réserves d'air, ne peut-il pas rester aussi deux mois sans boire ?

Personnellement, je supporterais très mal cette situation. Mais il s'agit d'un organisme tellement fruste, une première idée mal dégrossie encore. Le germe du chef-d'œuvre peut se développer dans n'importe quelle condition, c'est sans doute à cela qu'on le reconnaît.

N'empêche, il va finir par suffoquer.

Oleg a négligé de percer quelques trous dans la caisse, c'est un réflexe qu'il n'a pas acquis, un soin qui n'est pas dans ses habitudes.

Ou bien si, mais quand Oleg perce un trou, il vise le cœur ou le front.

Il ne faut pas compter sur lui pour tout ce qui touche au confort de votre personne.

Le capiton du cercueil n'est pas fourni.

Si le souffle vous manque, au mieux lui serez-vous redevable de votre dernier soupir. Mais on jurerait plutôt qu'il s'enrichit de tout l'oxygène dont il prive brutalement ses victimes ; il aura trouvé moyen peut-être de l'acheminer par vaisseau spatial vers des planètes dépourvues d'atmosphère où il le vend à prix d'or.

Mort ou vif, quoi qu'il en soit, est un dilemme qui ne tracasse pas outre mesure Oleg dans son rapport à autrui.

Ces pinailleries ont tôt fait de lasser sa patience, ce qui n'est jamais très bon.

J'aurais sans doute dû être plus précis en passant ma commande.

J'espère quand même qu'il ne me l'a pas trop amoché.

Je possède un vilebrequin.

Voilà une chose bien extraordinaire parce que je ne suis pas bricoleur pour un clou et que cet outil n'a rien à faire chez un intellectuel de ma qualité dont les préoccupations sont très éloignées des situations dans lesquelles il peut avoir un rôle à jouer.

Pour les sujets auxquels je me suis jusqu'alors attaqué, y compris les plus opaques et les plus impénétrables, jamais la nécessité d'un vilebrequin ne s'était fait sentir de manière si impérieuse.

J'ai su me débrouiller sans vilebrequin. J'ai élaboré des stratégies alternatives avec succès. J'ai emprunté d'autres chemins, d'autres filières.

Il se peut, je m'en avise aujourd'hui, que l'originalité de ma contribution tienne en grande partie à mon refus de cette facilité.

J'en possède un pourtant.

Un legs familial, je suppose.

Un héritage, du côté de Nine.

J'en ignorais l'existence quand j'ai épousé celle-ci, bien plus désintéressé qu'on ne croit, donc, et n'étant pas du genre à fouiller l'appentis du papa, sa cabane de jardin ou son atelier avant de demander la main de la fille, ayant obtenu toutes les garanties souhaitables en explorant avec toute la discrétion d'un homme qui sait se tenir les tiroirs de son secrétaire.

Merci, Ninette, pour ta chignole !

Ainsi, même quand l'amour se mue en ennui opiniâtre puis en veuvage désinvolte, quelque chose subsiste du sentiment originel, on s'entraide, on se soutient.

Il est doux de savoir que nous pouvons encore compter l'un sur l'autre en certaines circonstances graves de la vie.

J'empoigne le vilebrequin.

La mèche entame le bois de la caisse.

Un copeau fin, spiralé comme une pelure d'orange, s'enroule autour d'elle et s'allonge à mesure qu'elle s'enfonce.

Prudence, malheureux !

Prudence.

Il serait regrettable de le transpercer lui aussi avec mon outil.

Une chose après l'autre.

Je ne veux ni l'éborgner ni le blesser, ni surtout crever sa poche à fiel.

Cela dit, si je m'exhorte à la prudence, si j'ai soudain ce souci ému de sa vie, c'est que la mienne surtout se trouve menacée.

C'est que le risque est aussi pour moi : savoir quel aveuglant venin il pourrait projeter par ses (puis ces) orifices ?

Déjà son odeur de fauve – ou de pieds –, si caractéristique, se substitue à mesure que je perce mes trous aux enivrants effluves de la résine.

Tu te promènes dans un bois de pins, au détour du sentier une charogne infâme.

Voilà pour le plaisir des retrouvailles.

Je devrais sans doute le punir – n'a-t-il pas détruit ma maison, trompé ma confiance en prenant la fuite, perturbé mon appétit et mon sommeil, que sais-je encore, abrégé les jours de ma femme ?

Mais j'ignore la vengeance, ce réflexe n'est pas dans ma nature.

Au contraire, comme on voit, j'aménage son séjour, je fais entrer généreusement l'air et la lumière dans ses appartements.

Six trous suffiront, il ne s'agit pas non plus d'y inviter le soleil et le vent.

Le remuement dans la caisse s'intensifie.

Mon hôte manifeste sa joie.

Danse ?

Quel drille !

Le goût de la fête se manifeste en des circonstances tout à fait incongrues chez certaines peuplades.

Les funérailles sont alors l'occasion de ripailles et de gigues insensées.

Cela dit, je dois admettre qu'à la mort de Nine, si je n'avais été si seul dans mon deuil, j'aurais volontiers pris la tête d'une gaie farandole.

Il est des douleurs que les larmes sont impuissantes à exprimer.

Lui là-dedans, qui frappe maintenant à coups redoublés contre le bois de la caisse selon un rythme primitif dont la musicalité m'échappe, se livre-t-il avec ferveur, dans une sorte de transe sauvage, à son absurde folklore ?

Je jetterais bien un œil par l'un de ces trous afin de confirmer ou d'infirmer ce que devine mon oreille, mais je redoute un coup de griffe.

Nous avons déjà pu et depuis longtemps expérimenter ses mauvais instincts.

N'est-il pas le Dernier Ancêtre Commun Universel ?

Our Last Universal Common Ancestor ?

LUCA, pour ses rares intimes.

Je le crois encore capable d'agressivité envers moi, qui suis pourtant l'un de ceux-là.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas besoin de le voir pour l'étudier.

L'objet de la science ne perd rien à demeurer un peu abstrait ; cela permet au contraire au philosophe de pratiquer lui aussi son art en la circonstance.

Tout mathématicien, pour formuler l'équation qui nous donnera la mesure de ce monde, commence par effriter son bâton de craie, soit la seule chose tangible dont il disposait, comme il scierait la branche sur laquelle il est assis.

Puis les rapports de la vue occultent toujours ceux des autres sens.

La vue prétend saisir la vérité nue et, même si elle ne se laisse pas à chaque fois abuser par l'apparence trompeuse, elle ne sait pas déjouer l'évidence qui se loge comme une poussière entre le globe oculaire et sa paupière.

L'enquête de la vue cesse à peine commencée ; tout de suite l'œil trouve.

C'est là : c'est ça.

Mais l'évidence aveugle. Nous ne voyons que des soleils éblouissants et des buissons d'épines.

Je dois consulter mes autres sens pour mieux cerner mon sujet et, par conséquent, dépasser leur premier réflexe – de rétractation.

Il pue, ma narine droite l'a dit, ma narine gauche confirme, il pue, du moins depuis qu'il séjourne dans cette caisse, empêché de faire ses ablutions matutinales dans l'eau lustrale et la clarté.

Ses gémissements discordants, ses grommellements morveux n'ont rien non plus pour enchanter mon ouïe.

Le toucher ? J'écarte pour le moment cette option en même temps que mon bras. Mon intégrité physique est la seule qui me reste. Et même s'il n'est pas à cette heure en mesure de me déchiqueter entièrement, il pourrait commencer par l'index. Nos extrémités, avec leurs doigts et leurs orteils en franges, nous font déjà des corps tout effilochés. Il ne faudrait pas que ça s'aggrave. Or il sera tenté de prolonger ces déchirures, ainsi de me tailler en lanières.

Je le soupçonne aussi d'être contagieux. Mes vaccins contre la peste noire, la bilharziose et le bérubéri ne sont pas à jour.

Mieux vaut éviter les embrassades.

Quant à solliciter mon sens du goût, pourtant fort sagace dès qu'il s'agit de distinguer des notes de groseille ou de traite négrière dans un vieux bordeaux, cette simple évocation me fait tourner le cœur.

.....

Premières constatations, remarques et déductions effectuées en tournant autour de la boîte.

- Il n'est pas plus grand que la caisse.
- (À moins pourtant qu'il soit plié dedans.)
- (Sachant que le conditionnement a été effectué par Oleg, cette dernière hypothèse doit être considérée sérieusement.)
- Alternance de phases d'abattement et d'excitation (sujet bipolaire ?).
- La caisse est debout, mais cela correspond-il pour lui aussi à la station verticale ?
- Qu'est-ce que cet écoulement brunâtre et malodorant à la base de la caisse ? (En d'autres termes, va-t-il continuer longtemps à souiller mes tapis ?)
- Tôt ou tard, ou un peu plus tard encore, se poser malgré tout la question de la sustentation (par les trous ?).
- Pourquoi donc ce xylophage patenté n'attaque-t-il pas le bois de la caisse ? Se trouverait-il bien dedans ?
- Auquel cas, ce confort n'est-il pas lénifiant et, conséquemment, ne dessert-il pas mon projet ?
- Donc : songer peut-être à dégrader légèrement les conditions de vie de ce coq en pâte (par les trous ?).
- Comment savoir si la forêt lui manque ?
- Suinte aussi comme une écume par les fentes.
- Comment savoir si l'océan lui manque ?
- Sons aigus. Chante ou geint ?
- Martèlements. Danse ou piaffe ?
- J'hésite à lui parler, à m'adresser à lui. Mais sur quel ton ? Dans quelle langue ? Et dois-je déguiser ma voix ?

Notre Dernier Ancêtre Commun Universel a imposé pour le malheur de tous il y a 3,3 milliards d'années.

Il s'est ramifié ou émietté catastrophiquement.

De cette diversification découlent toutes les infortunes, elles-mêmes aussi diverses et multiples que les formes de vie qui se sont développées en luttant féroce à chaque seconde pour ne pas s'éteindre.

La moindre cellule est la fille damnée, reniée et bannie de LUCA. Le traumatisme de la séparation est à l'origine de toute existence.

On a appelé évolution l'errance hagarde de créatures maudites dans le temps sans lendemain.

Les espèces animales et végétales demeurent marquées par cet opprobre.

Il n'est jusqu'au trèfle qui n'en souffre encore aujourd'hui.

La prédation devint la loi pour tous, et la mort la seule paix possible au terme du carnage.

Cette nuit écartelée ne pouvait engendrer que des monstres.

Et si j'avais pu remettre la main sur lui ?

Si je le tenais là, cet organisme primitif, s'il avait survécu sous une forme fossile et qu'il s'était soudain réveillé, du fait du réchauffement climatique peut-être et de la fonte du permafrost où il se trouvait conservé, intact, et si tout, dès lors, redevenait possible ?

On se rend un peu compte de ce que je dis là ?

On en prend la mesure ?

Or c'est à moi qu'échoit la tâche d'inventer le nouveau principe de la vie sur la Terre en opérant de subtiles modifications sur cette cellule originelle !

En retravaillant cette souche unique avec une hache mieux affûtée, afin de la débiter plus finement, et que tout être nourri encore de sa sève trouve sa juste place dans l'harmonie générale.

Quelle responsabilité !

Quand je pense que Gorius a bien failli se la voir confier !

Je n'ose imaginer les conséquences.

Oh, mais il aurait su faire pire, aggraver encore la situation, tout enlaidir, peupler le monde de créatures difformes et belliqueuses, et quelles saisons de noirs pétales et de fruits vénéneux !

Entendez-vous ces petits cris ?

C'est le trèfle martyrisé qui sanglote.

.....

J'ai pu reprendre mes expérimentations.

La docilité nouvelle du sujet me facilite la tâche.

Je n'ai plus à le chercher partout.

Quelquefois, au cours de cette quête, de ces fouilles, je trouvais autre chose qui me distrairait opportunément de mon travail.

Sous les meubles, derrière les rideaux, se cachent des traces de notre passé, des objets qui en témoignent aussi douloureusement que des clous dans les paumes pour le fils illégitime d'un charpentier – une photo, une boucle d'oreille, un petit soldat, ces trouvailles fortuites vous soustraient d'un coup aux logiques du présent. Vous n'êtes plus qu'une conscience transie qui se souvient, vous existez mélancoliquement dans le passé sans pouvoir cependant le modifier d'aucune façon, non plus qu'un détenu le parcours de sa promenade quotidienne. Il n'est rien d'assez impérieux pour vous arracher à cette rêverie létale. Vous assistez muettement, confondu, impuissant, au spectacle de votre mort, encore et toujours – le film de votre disparition projeté au ralenti sur la face interne du sinciput, dans la nuit du crâne.

Je redoutais ces découvertes en tâtonnant dans les coins, à la recherche de mon sujet évanescent : sous mes doigts, l'écaille froide d'un peigne, l'angle d'un album, et je pouvais compter ces heures vives pourtant au nombre des heures révolues.

Inutile de dire que cela faisait l'affaire de mon sujet qui jouissait alors d'une journée tranquille ; je ne le tourmentais plus ; il prenait la couleur du mur et s'effaçait à ma vue.

Dans sa caisse, il est à ma merci.

De rien, de rien.

Tout le plaisir est pour moi.

Je me ferais de lui une idée plus nette si je parvenais à le situer sur le territoire des conflits.

Voilà, je dois connaître mon ennemi.

Le prédateur mène à la proie.

Que craint-il par-dessus tout ?

Je ne lui veux que du bien, on voit comme je le dorlote, mais il me faut susciter pourtant cette figure terrifiante qui le fera réagir.

La gazelle a le guépard à ses trousses, sans lui elle n'est pas la gazelle.

Sans le guépard, la gazelle est un genre de truie efflanquée et cornue.

Et donc, il m'est venu cette idée : diffuser des enregistrements – ou émettre ces sons moi-même par imitation : je tiens assez bien la gelinotte, l'once et le sconse, je dois pouvoir évoquer l'écrevisse en pianotant des ongles sur le bois de la caisse – et observer le comportement subséquent du sujet : s'il siffle et se débat ou s'il se fige, silencieux.

S'il choisit la fuite, il n'ira pas bien loin, certes, mais en prêtant l'oreille, je devinerai sans doute s'il se blottit dans un coin – il cliquète toujours un peu en se recroquevillant, caractéristique qu'il partage avec le pangolin.

Mais il a les six couleurs de l'arc-en-ciel.

Il s'imbibe de sang comme le coton.

Il se situe entre le *la* et le *do*, comme le *si*, duquel il diffère cependant.

Il ne fait que me traverser l'esprit, comme l'idée du meurtre.

Il est quatrième, comme le jeudi.

Il mousse, comme le savon.

On le comprend mieux la deuxième fois, comme *La Phénoménologie de l'esprit*.

Il possède trois des neuf propriétés de la neige, celle de fondre étant la plus notable.

On le confond avec le tamanoir, comme le tapir.

À l'instar de Xavier, il ne se prénomme pas Alexis.

Sa finesse est celle du brin d'herbe.

Il ne pond pas non plus, ni le rat.

Comme la plupart des huîtres, il ne secrète pas de perle, puis son collier tout à coup se brise et elles sont vingt-quatre qui crépitent sur le carreau.

Il est sans pourquoi, comme la rose.

Il se lève comme le jour pour tomber comme la nuit.

Il combine toujours deux des quatre éléments pour se propulser.

Aussi est-il difficile d'établir son appartenance à une catégorie, s'il n'est pas un seul de ses attributs qu'il possède en propre et exclusivement.

Il est de toutes ces familles un membre monstrueux de la fratrie.

Il articule entre eux les sous-groupes – ou serait-il plutôt le coup de ciseaux qui les sépare ?

C'est par lui que s'opère la distinction : la division tout aussi bien.

Il a déjà multiplié par douze les sept taxons.

Le feulement du tigre ne produit pas l'effet attendu.

Le sujet ne semble pas plus apeuré qu'à l'ordinaire.

Et pourtant, moi qui ai sélectionné ce cri sur mon bruiteur – un vieux jouet de Victor –, je n'ai pu me défendre d'un mouvement de recul lorsqu'il a résonné dans la pièce, je me suis jeté sous la table et de là j'ai

roulé jusqu'à la porte entrebâillée par bonheur puis me suis glissé souplement au-dehors et l'ai claquée derrière moi, ouf.

Je restai assis, dos au battant, durant une minute au moins, reprenant mon souffle, conscient d'avoir échappé de peu à une mort atroce, puis le trille du rossignol – piste suivante sur le disque intégré du bruiteur – se fit entendre et je regagnai le salon, tremblant encore, mais non sans courage – le tigre n'est-il pas plus effrayant lorsqu'il reste silencieux ? Comment savoir où il se cache ?

Le rossignol sifflait toujours. Il me sembla que, dans la caisse – mais ce n'était guère audible et je n'aurais pu en jurer –, il sifflait avec lui.

En tout cas, ce n'était pas la panique escomptée.

Le jouet de Victor émit ensuite un son de sirène qui le laissa de bois.

Me revinrent alors en mémoire des vers que je récitai d'une voix caverneuse :

*Ainsi je voudrais une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche ramper sans bruit
Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,
Et, vertigineuse douceur !
À travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !*

Croyez-le ou non, la menace ne l'émut pas davantage que s'il avait été plutôt une jeune élève de Première littéraire munie d'une bombe

lacrymogène.

Il se peut qu'un soupir lui ait échappé.

Je n'ai pourtant rien entendu.

Il se sera contenté d'un bâillement lui aussi.

Or je n'ai pas davantage de succès avec le bruit du train, le râle du faon, le bourdonnement de mon rasoir électrique, le son du cor, le crépitement du feu, celui de la grêle, le grincement de l'armoire, l'appel du muezzin, le bourdon de Notre-Dame, le hurlement du loup, le craquement de mes phalanges, le piétinement du rat, le glas ni le tocsin, les rafales de fusil automatique, le claquement du fouet, le fracas du tonnerre – rien de tout cela ne semble l'impressionner qui à chaque fois me hérisse le poil, fait s'entrechoquer mes dents et mes genoux (mes dents contre mes genoux) et déclenche chez moi ce réflexe de fuite dont le ressort, il est vrai, comprimé au maximum, est aussi extrêmement sensible.

En tout lieu, je cherche l'issue.

Dans l'espace confiné, je cherche une sortie.

Dans l'espace sans bornes, je cherche une entrée : c'est la porte ouvrant sur l'espace confiné.

Or ma fuite épouse la course de cet insaisissable.

Il est au départ ; il est à l'arrivée.

Serait-il double comme le hérisson qui défie le lièvre à la course dans le conte de Grimm (et comme Grimm eux-mêmes) ?

Le lièvre court seul, le hérisson se cache derrière une motte sitôt franchie la ligne de départ ; sa compagne en tout point semblable à lui attend le lièvre au bout du sillon – tu arrives seulement, petites pattes ?

Le lièvre meurt épuisé après soixante-quatorze tentatives, inlassablement renvoyé d'un hérisson à l'autre.

Mais si mon sujet était double – ou multiple, car dès lors rien n'empêche d'imaginer qu'il me fait courir autour d'une étoile à cinq

branches, rien n'empêche que LUCA en vertu de son principe essentiel ait commencé déjà à se subdiviser –, il ne serait pas si visqueux, n'est-ce pas ?

L'anguille n'a pas besoin de sa sœur pour nous filer entre les doigts !

Il ne serait pas si visqueux.

Il ne serait pas si sournois.

Il ne serait pas si dissimulé.

Il y aurait plus de raffut dans la caisse.

Pourquoi Oleg ne me l'a-t-il pas livré plutôt dans une boîte de verre ou de plexiglas ?

Ainsi j'aurais pu suivre ses évolutions en toute sécurité.

C'eût été plus facile aussi d'établir un contact.

Au moins échanger des grimaces.

Bien sûr, je comprends pourquoi Oleg a préféré cette caisse aveugle – la discrétion s'imposait.

Il n'allait pas risquer d'être surpris en possession d'un pareil spécimen – très vraisemblablement interdit à l'importation –, circulant avec lui dans l'espace public – en dépit du danger qu'il représente et du spectacle qu'il offre –, dans le but probable de le vendre alors qu'il est sans aucun doute, comme n'importe quel trésor national, interdit à l'exportation.

Mais pourquoi Oleg n'a-t-il pas pensé à recouvrir d'une étoffe ou d'une feuille de kraft cette boîte transparente ?

Mieux encore : de ce papier coloré et brillant dans lequel on emballe les cadeaux ?

C'était du même coup écarter tout risque d'inquisition policière.

Et quelle émotion pour moi d'ouvrir le paquet !

Ces petits cris fusant de mes sourires.

Il ne fallait pas !

Oh ! quelle bonne idée !

Ah ! tu y as pensé !

J'en rêvais justement !

Rien ne pouvait me faire plus plaisir !

Cette excitation comme je dénoue le ruban bleu ou rouge !

Et j'arrache à pleines mains le crissant emballage.

Ou je l'ouvre avec soin, au contraire, soulevant de l'ongle les morceaux de scotch qui le tiennent fermé, prenant mon temps, savourant chaque seconde.

Et mon cœur qui bat à se rompre.

La joie bouleversante de la découverte.

Et tant pis pour l'inévitable déconvenue.

Et d'ailleurs, où Oleg l'a-t-il retrouvé ?

Et comment ?

Quel appât a-t-il bien pu utiliser ?

Une chevrette attachée à un piquet ?

Une poignée de crevettes pourries dans un casier ?

Une call-girl dans un bar ?

Mon sujet n'est jamais si affamé. Il n'est pas si corruptible.

Un piège à glu ne l'aurait pas retenu longtemps.

La mâchoire de fer d'un piège à loups non plus. Il est bien du genre à sacrifier plutôt une patte en la sectionnant avec ses dents.

Des pattes, il en possède tant.

Puis elles repoussent.

Du moins, je crois.

Amputé d'un tentacule, l'octopode boite toujours moins que le bipède.

Oleg n'aura pu davantage envoyer un commando le cueillir dans son refuge. Les muscles de l'homme ne l'impressionnent pas.

Son venin les tétanise.

Je dois en avoir le cœur net.

Armande a repris rendez-vous avec Marguerite.

– Je croyais que nous étions quittes ?

– Nous le sommes, Oleg. Mais je dois savoir comment tu t’y es pris pour le capturer.

– J’ai mes méthodes.

– Ce sont elles justement que je veux connaître.

– T’aurait-il encore échappé ?

– Non. Je ne l’ai pas sorti de sa caisse, mais il se cache dedans aussi bien que dans la forêt sombre ou la ville surpeuplée. Dis-moi au moins comment tu lui es tombé dessus ? L’as-tu piégé, circonscrit, confondu, chloroformé ?

– Rien de tout cela.

– Alors quoi ?

– Je l’ai séduit.

.....

Vider la caisse, donc, le contenu de la caisse, quel qu’il soit, dans une boîte transparente.

Le grand aquarium de Victor fera l’affaire.

Cette passion absurde qu’il développa à l’adolescence pour les poissons exotiques – frères de ces savonnettes au beurre de karité ou au jojoba qu’il faisait fuser dans la baignoire – au lieu d’élever un rat sur son épaule comme tout jeune crétin qui se respecte, ces sardines folkloriques tout en drapés et dentelles qui se battaient d’ailleurs comme des chiffonniers, agitant leurs palpes, leurs barbillons, leurs antennes, armes molles aussi inoffensives, se disait-on en les regardant batailler, que les fumées de

bulles qu'elles hoquetaient, croyant sans doute cracher des injures ou des flammes, et cependant leurs nageoires et leurs queues n'étaient bientôt plus que lambeaux, guenilles, voiles lacérés.

Pas si haillonneuse dans l'huile bouillante, la petite friture de nos pêches dominicales, que les chimères tropicales de Victor dans leur eau filtrée et leur décor corallin de lagon miniature.

À la fin, il ne lui restait plus qu'un squalo qui rôdait d'un bord à l'autre, ayant bouffé tous ses compagnons, et nous jetait à travers la vitre des regards concupiscent – deux petites langues roses passaient et repassaient sur ses globes oculaires exorbités.

Nine le retrouva mort dans la chambre.

Il avait réussi à bondir hors de l'aquarium puis à rebondir encore sur la moquette jusqu'au seuil de la salle de bains où il avait manqué de force pour le saut ultime qui devait le propulser dans la baignoire – son objectif évident – où il aurait pu reprendre le combat et assouvir sa faim.

À compter de ce jour, Victor dut renoncer à la pisciculture.

L'aquarium lui servit de coffre à jouets.

Il se trouve encore sur le buffet de sa chambre.

À côté de la cage de Zag.

Oui, parce qu'il y a aussi la cage.

Parce qu'il y eut Zag aussi.

Peut-être serait-il plus judicieux de transférer le sujet dans la cage de Zag.

C'est une grande cage en cloche, acquise dans une brocante, dont le propriétaire n'avait plus usage depuis la mort de son épouse.

Je lui fis répéter.

Il précisa que le couple de perroquets qu'elle élevait ne lui avait pas survécu.

Je ne voulais pas d'oiseau, encore moins un perroquet, je ne suis pas sourd.

Mais je laissai Victor installer Zag dans la cage.

Ce n'était toujours pas un rat, mais presque, cependant.

Ce gros cochon d'Inde noir passait ses journées à dormir et à puer.

Victor pensait qu'il s'ennuyait et voulut lui procurer la compagnie d'une femelle.

Je m'y opposai.

Tu n'as qu'à le friser pour le distraire.

Cet enfant n'avait décidément aucune imagination.

À son âge, une sauterelle m'occupait tout l'après-midi.

Fais-le courir sur des braises !

Poivre ses crudités et observe !

Coude son anus avec le fil de ses moustaches !

Franchement !

C'est bien la peine que l'on t'offre des jeux si tu n'y joues pas !

Victor avait fixé une roue aux barreaux pour l'agrément de Zag – il ne sut encore que dormir là-dedans.

Dormir et puer.

La durée de vie du cochon d'Inde n'est pas très remarquable.

Et sa longévité n'excède même pas dix-huit secondes quand un pouce appuie avec force sur sa trachée, raison pour laquelle sans doute Victor, un soir, de retour de l'école, les mains chargées de panicaut champêtre, retrouva Zag raide mort sur sa litière.

Resté seul toute la journée dans la maison, je ne m'étais rendu compte de rien.

Ajoutons cependant pour l'information des familles que les petits rongeurs sont les plus fidèles et zélés compagnons des laborantins et que les opérations tentées sur eux avec succès peuvent ensuite être reproduites philanthropiquement.

J'ai descendu la cage et l'aquarium.

Je me déciderai entre l'une et l'autre après avoir ouvert la caisse, en fonction de l'état du sujet que tous ces transbordements, heurts et chahuts, sans compter les techniques de séduction très personnelles d'Oleg, un vrai tombeur, pourraient bien avoir quelque peu transformé.

C'est d'ailleurs cela désormais qui m'inquiète.

Alors que je le tenais bien, on l'a vu, et que je mettais pour ainsi dire la dernière main à sa description, que je me donnais une semaine tout au plus avant d'envoyer mon rapport aux autorités, s'est produit cet événement, sa fuite consécutive à l'effondrement de ma maison – et moi, comme on le devine, me livrant dès lors sans retenue à cette passion nouvelle pour le deuil et le veuvage au risque d'oublier la tâche supérieure que je m'étais confiée, que je considère pourtant comme une mission, un devoir sacré, et carrément même une satanée corvée.

Or comment être sûr que ce fugitif m'a été tout à fait restitué par Oleg, j'entends par là entièrement, tel qu'il était, intègre, intact – et non par exemple sous la forme de 3 000 pièces détachées tel le glyptodon reçu au XIX^e siècle par mon collègue et ami Léonard Nodot, naturaliste au muséum de Dijon, qui dut remettre sur pied celui-ci, sans modèle valable sous les yeux lui non plus, car ce n'est certes pas l'actuel tatou qui pouvait ni ne peut davantage aujourd'hui prétendre à ce rôle ?

Il a pu s'étioler, forcir, se liquéfier ne serait-ce qu'un peu ?

Et s'il s'était frotté à d'autres cultures ?

Si ses organes s'étaient révélés compatibles avec ceux de l'élan ou de la méduse ?

S'il s'était laissé corrompre par quelque propagande virale ?

Et si certaines mutations liées à la saison, à son alimentation, aux ondes délétères et autres émanations toxiques produites par notre industrieux

génie destructeur, avaient si bien modifié son apparence, peut-être même sa complexion intime, que je ne le reconnaîtrais pas ?

Le temps simplement a pu altérer son principe en ne faisant pourtant que passer.

Mon sujet aura inévitablement poussé dans un sens ou dans l'autre, ce qui l'aura de toute façon éloigné de moi.

La trompe de l'éléphant ne fut sans doute à l'origine que la moue d'un pachyderme à face plate égaré sur un gazon anglais et trouvant l'herbe bien courte sur une terre déjà bien basse.

Puis l'évolution entérine vicieusement ces modifications légères dues aux seules circonstances.

Ainsi le maki gardera à jamais cette expression ahurie : il venait d'apprendre que l'homme a une âme lorsque passa sur lui le souffle réfrigérant de Darwin.

Mon sujet, exposé à ce genre de courant d'air, aura contracté peut-être un torticolis tenace.

À quoi ressemble-t-il désormais ?

A-t-il seulement une forme ?

Je l'attrapai commodément naguère, on s'en souvient, par les oreilles, par la tige, par le manche, avec l'hameçon, le harpon, les tenailles et toutes les pincettes de la littérature comparée, ne va-t-il pas maintenant se dérober à mon appréhension, à mes ventouses comme à mes filets, à mes pièges comme à mes prières ?

Indifférent à la carotte et au lamparo, au miel, à la menace, à l'aimant, à l'asticot !

C'est pourquoi j'hésite.

Si j'ouvre la caisse et qu'il n'en sort qu'une fumée aussitôt dissipée ou un léger nuage de poussière ou de spores, moins que cela peut-être, de quoi aurai-je l'air et à quoi m'auront servi tout ce travail, la besogne

abattue déjà, les pages qui s'amoncellent, les indices recueillis, les mesures effectuées, toutes mes statistiques ?

Que ferai-je des prélèvements s'il n'y a plus de corps central ?

Alors que là, maintenant, je peux arracher des échardes à la caisse, des barbes, des copeaux, de la sciure, il est à l'intérieur et nous savons – non seulement Victor – que le bois absorbe, s'imprègne des qualités de ce qu'il contient.

D'ailleurs, il suinte. Et ces gouttelettes ne sont pas toutes de résine.

Toutes ne s'écoulent pas du cœur de l'arbre dans lequel on a débité ces planches.

Toutes ne sont pas urine de renard.

Sang d'écureuil non plus.

Ni sperme de pendu.

Je saurai distinguer entre ces coulures celles dont mon sujet est la source, celles qui proviennent de ses canalisations crevées, de ses glandes lacrymales, de ses incontinences.

Cette caisse est aussi transparente que je peux le souhaiter.

Elle ne cache rien non plus de la nuit dense où s'ébat l'animal.

Voici le ciel sans lune où il vole silencieusement.

Voici son ombre pleine de lui.

Toute son obscurité est là en bloc devant moi, d'un seul tenant comme l'évidence même.

Je peux l'étreindre, me frotter contre.

Mordre dedans.

M'asseoir dessus, je peux.

Que l'on me cite une claire vérité aussi tangible, un savoir mieux maîtrisé ?

Dans toute cette nuit, je ne pourrais m'égarer et, pourtant, je me retrouve tout à coup, enfant, au milieu de la forêt sombre.

Je m'étais éloigné du groupe familial en pourchassant une écaille chinée dont le vol en zigzag emmêla bientôt entre les troncs le fil de ma course.

L'écho de la voix de mes parents s'affaiblissait plus je croyais me rapprocher d'eux.

Sans doute me cherchaient-ils dans la direction prise tout aussi résolument par ceux du Petit Poucet, forçant le pas comme eux, et la distance entre nous ne faisait que croître.

Puis ce fut le silence.

Le silence des hommes tout au moins, celui des paroles d'amour et de haine contenues ou refoulées.

Car le carnaval des bêtes se tenait justement ce soir-là.

J'avais lu cette histoire bien souvent dans mes livres de contes.

Je savais pour le loup, pour l'ours, pour le lutin.

Mais la limace écrasée sous ma semelle me surprit fort désagréablement.

La morsure du loup, le coup de patte de l'ours, les sortilèges du lutin, je m'y attendais.

Mais que cette limace écrasée allait si longuement engluer ma semelle et partout me ventouser au sol, m'obliger à un effort suprême pour lever le pied, cela, je l'avoue, fut une découverte pénible.

Les crocs du loup déchirant mes viscères, la patte de l'ours faisant au loin, sur le tapis de feuilles mortes, chêne-frêne-hêtre, rouler ma pauvre tête et son chapeau circonflexe, la potion du lutin me réduisant à la taille d'un gland, j'y étais préparé.

Mais que cette colle de limace m'empêche d'échapper à toutes ces avanies, voilà ce qui me fut grandement dommageable et qui explique pourquoi, malgré la liberté de la vie dans les bois, l'enivrante odeur du champignon, les pétales lobés de la lune tombant en pluie entre les branches des jeunes chênes, je garde de cette nuit dans la forêt un

souvenir dont l'amertume est à peine relevée par le goût métallique du sang dans ma bouche.

Or, cette remémoration si affligeante, à qui la dois-je ?

BAM !

Comme ça se prononce, un bon coup de pied dans la caisse.

BAM !

Parfois, mieux vaut répéter les choses pour être compris.

La caisse tremble sur sa base, vacille.

Il me semble avoir entendu un cri.

On se révolte ?

Je ne suis pas opposé à un petit affrontement plus direct.

Je connais la chiquenaude qui casse le nez de l'adversaire.

Je sais, d'un coup de dent, arracher une oreille.

Je sais surtout fourrer avec le pouce un somnifère dans une boulette de viande. Ainsi me serait-il loisible de pratiquer plus à mon aise une auscultation en règle – et même une autopsie minutieuse – du sujet endormi.

Il y a certes toujours le risque du spasme nerveux qui déroute inopportunément le scalpel, mais j'aurai enfilé des manchettes d'équarrisseur et des gants de débroussailleur.

Tous les périls seront pour lui.

Quoique formulée *in petto*, la menace semble faire effet. On se calme là-dedans.

Faut-il croire qu'il voit clair en moi, qu'il devine mes intentions ?

Serais-je pour lui un objet d'étude ?

Il s'est sournoisement introduit dans la place avec la complicité d'Oleg.

Il m'observe par ces œilletons que j'ai percés moi-même.

Il me manipule.

Au temps où je l'hébergeais dans ma cave, je le soupçonne de s'être informé sur moi en questionnant Nine, toujours prompte à déballer mes secrets à autrui.

Je m'explique mieux à présent ces boutons que je remarquai à plusieurs reprises sur mes bras ou mes cuisses en remontant du sous-sol : il prélevait mon sang à des fins d'analyse. Il buvait mes lymphes, toutes mes humeurs !

Depuis le début de nos relations, il me laisse venir, il me laisse parler, il me laisse écrire.

Il me vole mieux que le ferait un fils ; d'ailleurs Victor, reconnaissons-lui cela, n'a rien retenu de moi.

M'espionnerait-il pour le compte de Gorius ?

Mais oui, c'est évident, et cela explique les succès récents de ce dernier.

Lequel serait donc en cheville avec Oleg ?

Oleg a toujours été loyal mais sa loyauté est acquise au plus offrant et il avait en l'occurrence à choisir entre une dette à acquitter et une rétribution à percevoir. Sa conscience aura vite tranché.

Je suis victime d'une conspiration.

BAM ! BAM !

Tu les as vus venir, ceux-là ?

Cette fois, la caisse s'est couchée pour de bon, la face percée contre le sol : plus de lumière, plus d'air.

C'est moi qui respire.

.....

D'autres choses à faire, tout de même, d'autres dossiers en souffrance, je ne me suis guère soucié de la caisse ni de son contenu ces derniers jours.

J'irais presque jusqu'à dire que j'avais oublié son existence.

Ma tête haut perchée obéit parfois à des forces gravitationnelles plus impérieuses.

Et reste un moment en orbite autour de sphères autrement coruscantes, qu'il me soit permis de le noter en passant.

Je ne voudrais pas être absolument réduit aux anecdotes et avanies dont fait mention ce registre.

Il y a d'autres travaux en cours, d'autres protocoles engagés, d'autres cahiers ouverts, d'autres veuvages possibles.

Je suis un homme occupé.

Sans cesse je refuse des sollicitations qui me viennent du monde entier.

On me réclamait à Moscou pour enseigner les échecs et à Pékin pour enseigner le ping-pong, j'ai décliné.

Quant aux travaux du jardin, je les néglige.

Mes bégonias manquent d'eau fraîche et mes roses de doux murmures.

Le lierre a recouvert l'aile effondrée de la maison.

Nine hante cette ruine ; l'aile de la chauve-souris et le chant perlé du crapaud lui font un corps idéal pour ses rondes de fantôme.

C'est tout de même bon d'avoir quelqu'une qui vous attend chez soi.

La caisse, il aura donc fallu que je bute contre, la nuit dernière, en pleine crise de somnambulisme, comme je traversais le salon afin de consulter dans la bibliothèque un passage de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse* et de vérifier une hypothèse.

Mon tibia heurta quelque chose de dur alors qu'il ne faut jamais réveiller brutalement un somnambule.

Le coup fut si soudain et la douleur si vive que je crus d'abord à une agression.

J'ai des ennemis dont la haine se nourrit de la jalousie et je dois reconnaître, à leur décharge, que je donne continuellement de nouveaux motifs à celle-ci d'enfler et enfler encore.

Je tombai à genoux, prêt à vendre chèrement ma peau en usant de la supplication, de l'imploration, de la prière et autres ruses guerrières du même acabit.

J'ai un fils privé de mère qui a besoin de moi !

Quand on me cherche, on me trouve.

Vrai aussi qu'il n'y a pas tant de cachettes.

Or rien ne bougeait alentour. Mon agresseur sans doute se terrait piteusement dans l'ombre.

Ayant sainement jugé le combat inégal, il avait sans doute préféré renoncer et se hâtait sur les coudes vers la sortie.

Je quittai le tapis sous lequel j'avais établi mon Q.G. et constatai l'ampleur de ma victoire en allumant la lampe.

L'ennemi était vaincu.

Ses ambulanciers avaient procédé déjà à l'enlèvement des corps.

Loups et corbeaux avaient fini de nettoyer le champ de bataille.

Je retrouvai mon salon conforme au souvenir que j'en avais.

Un hématome décorait mon tibia, signe de ma résistance héroïque.

Je le note ici parce que mon hypothèse se vérifia : Thucydide n'en fait mention nulle part dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*.

Puis j'avisai la caisse.

Ah oui, me dis-je.

J'ignore d'où nous viennent ces impressions de déjà-vu, mais il est peu de phénomènes aussi étranges.

La caisse.

Il me parut qu'émanait d'elle une puanteur nouvelle.

Il se passait enfin quelque chose à l'intérieur.

L'odeur de violette dans ses parages avait toujours été des plus discrètes, mais on eût juré à présent que s'y abritait un putois qui aurait négligé de se brosser les dents avant de mourir.

Et cette pestilence s'élevait dans la pièce en volutes épaisses, porteuses d'éclairs et de tonnerre, qui se cognaient au plafond, enveloppaient les meubles, enténébraient mes vitres.

Se mêlait-il quelque alcool volatil à ces vapeurs ? Je sentais partir ma raison.

On me hurlait quelque chose à l'oreille : je reconnus mon rire.

Il ne venait pas de ma gorge. Il sourdait des murs dans l'air infesté, tout mon salon se tordait, ondulait – à force, bien sûr, je chancelai moi-même et me laissai choir sans un fauteuil à peu près stable encore dans la tempête des rires, corseté de cuir à boutons, luisant comme une brioche : j'ai conçu à bord de ce vaisseau des philosophies à système aussi ingénieuses que le parapluie même et des morales sévères à faire rougir le cul des nonnes dès avant l'autoflagellation et je m'y embarque sitôt que je sens vaciller mon équilibre.

Le monde peut bien se lézarder alentour, s'effriter, partir en poussière dans le vent, je conserve là, agrippé aux accoudoirs, la gouvernance de mes esprits, à peine si je cille dans la dislocation générale, quand vole autour de mon crâne l'essaim de mes ongles et de mes dents.

Peu à peu, mon rire décroît, la cataracte a maintenant dévalé toute la pente et forme à son pied un calme lagon.

La paix est revenue.

Mon tibia me lance encore, mais au moins je peux situer la douleur.

Je contemple sans tristesse les décombres de ma maison.

La ruine est-elle autre chose qu'un retour au chaos originel ? Or jamais la vie ne s'est trouvée de conditions plus fécondes ! Toutes les sources

bouillonnent. La terre remuée est un berceau où l'enfant se réveille.

J'y vois clair à présent.

D'ailleurs, le jour se lève.

J'ai des dispositions à prendre.

Je retourne la caisse.

Je colle sur les trous de larges bandes de ruban adhésif.

Avant de boucher le dernier orifice, cependant, j'introduis le tuyau de la pompe à air et j'actionne celle-ci : je fais le vide.

Puis je charge la caisse sur le diable.

C'est parti.

Mon sujet est moins lourd que dans mon souvenir.

C'est aussi que je sens monter en moi des forces nouvelles.

Le sang qui noircissait mes orteils de vieux savant rosit mes joues de jeune actif.

Un petit vent s'est levé entre mes quatre murs pour ébouriffer mes cheveux.

Je pousse mon diable dans le couloir, prends le virage avec souplesse, passe devant la chambre de Victor, me voici face à la porte du fond – deux pas en arrière pour l'ouvrir –, c'est le débarras, bien encombré déjà, quelques manœuvres fines sont nécessaires pour y pénétrer et circuler dans ce désordre, trouver une place encore où décharger le cercueil, hisser celui-ci sur un autre, dans l'alignement à peu près, comme à chaque fois, puis reculer avec le diable, refermer doucement la porte et c'est fini, il n'y paraît plus, tout est redevenu comme avant, on oublie, on change de sujet, je ne peux rien en dire encore, mais cette fois je crois que je tiens quelque chose.

DU MÊME AUTEUR



MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 (“double”, n° 25)
LE CAOOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 (“double”, n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001 (“double”, n° 102)
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 (“double”, n° 84)
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 (“double”, n° 72)
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 (“double”, n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
L'AUTEUR ET MOI, *roman*, 2012
LE DÉSORDRE AZERTY, 2014
JUSTE CIEL, *roman*, 2015
RONCE-ROSE, *roman*, 2017 (“double”, n° 115)
L'EXPLOSION DE LA TORTUE, *roman*, 2019
MONOTOBIO, 2020

DU MÊME AUTEUR CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Aux éditions Fata Morgana

SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
IGUANES ET MOINES, 2011
PÉLOPONNÈSE, 2013

DANS LA ZONE D'ACTIVITÉ, 2014 (1^{re} éd. Dissonances, 2007)
DÉTARTRE ET DÉSINFECTE, 2017
ZOOLOGIQUES, 2020

Aux éditions Argol

D'ATTAQUE, 2005 (« poche Argol », 2019)

Aux éditions L'Arbre vengeur

L'AUTOFICTIF, *journal*, 15 vol., 2009-2023
SINE DIE, dessins de François Ayroles, 2021
CRAINTIF DES FALAISES, dessins de Killoffer, 2023

Aux éditions Hélium

LA MÉNAGERIE D'AGATHE, dessins de Frédéric Rébena, 2013
LES THÉORIES DE SUZIE, dessins de Jean-François Martin, 2015

Aux éditions Noir sur blanc

DÉFENSE DE PROSPER BROUILLON, 2017
PROSPER À L'ŒUVRE, 2019

Aux éditions La Baconnière

FEUILLETON, 2018

Aux éditions Bernard Chauveau

AQUARELLES DE GUERRE, avec Philippe Favier, 2019
CHIMÈRES DE ROUILLE ET DE POUSSIÈRE, avec Lionel Sabatté, 2020

Aux éditions Stock (collection Ma nuit au musée)

L'ARCHE TITANIC, 2022

OceanqfPDF.com

Cette édition électronique du livre *La Chambre à brouillard* d'Éric Chevillard a été réalisée le 02 février 2023 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707348692, n° d'édition 7152, n° d'imprimeur 2300058, dépôt légal mars 2023).

Le format ePub a été préparé par Isako.

www.isako.com

ISBN 9782707348715

OceanofPDF.com